

Recherches sociographiques



Hassidim et judaïcité à Montréal

Jacques Gutwirth

Volume 14, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gutwirth, J. (1973). Hassidim et judaïcité à Montréal. *Recherches sociographiques*, 14(3), 291–325. <https://doi.org/10.7202/055624ar>

HASSIDIM ET JUDAÏCITÉ À MONTRÉAL

En 1970 la population juive, ou autrement dit la « judaïcité » de Montréal, comptait plus ou moins 121,000 personnes.¹ Près de 2% d'entre-elles, environ 2,000 âmes,² appartiennent à une petite quantité de communautés ou groupes religieux judaïques, dont valeurs, normes et comportements sont marqués par le « hassidisme » et dont les adhérents fort dévots sont des « hassidim », mot hébraïque signifiant précisément pieux.³ Malgré leur nombre restreint, le non-initié les aura certainement remarqués, par exemple aux environs du carrefour des avenues du Parc et Bernard. En effet, les hommes ont le plus souvent un aspect très distinctif, avec des barbes touffues et des « papillotes » (longues mèches de cheveux aux tempes), des vêtements sombres, des chapeaux noirs taupés ou à larges bords et, les jours de fêtes religieuses, des toques de fourrure et des lévites satinées. L'apparence des femmes est moins marquée; leurs vêtements obéissent à un code de décence sévère: les robes peu ajustées au corps ont toujours des manches et descendent jusque sous les genoux. Les femmes mariées portent une perruque et/ou un chapeau ou foulard qui dissimulent ce qui reste d'une chevelure coupée court. Les garçonnets ont sur la tête des calottes ou des képis noirs et souvent leurs papillotes flottent librement.

Ces communautés qui constituent par l'intensité, la fréquence et la permanence de leurs célébrations religieuses collectives des structures socio-culturelles très stables et fortes, se sont pourtant constituées récemment, entre 1941 et 1952 à peu près: les adhérents sont en grande majorité des gens rescapés d'Europe orientale et centrale au cours de la deuxième guerre mondiale.

1. Voir: L. ROSENBERG, « Montreal » in *Encyclopædia Judaica*, XII, Jérusalem, 1971, p. 284. En 1961, selon le recensement canadien, il y en avait 102,724.

2. Évaluation à partir des données obtenues lors de notre enquête de terrain pratiquée par les méthodes de l'ethnologie (observation participante et entretien souple) au cours des mois de mars et avril 1971.

3. Le « h » de hassidim répond à peu près au « j », hotsa espagnol, ou au « ch » allemand, par exemple dans « Bach ».

Le hassidisme

Éclairons rapidement le lecteur non averti sur ce que représente le Baal-Chêm-Tov (1700–1760), et qui se développa d'abord en Ukraine occidentale.⁴ Depuis le XVII^e siècle, les Juifs de ces régions, et plus particulièrement les couches sociales modestes, avaient été gravement éprouvés par les troubles et les persécutions anti-juives associés à la décadence tardive de la société féodale dans cette partie de l'Europe. Une partie d'entre eux avaient d'abord été attirés par des mouvements messianiques qui rejetaient certains aspects de la tradition judaïque.⁵ Le hassidisme, qui prenait appui sur la vieille tradition cabbalistique, était beaucoup moins hardi; il modifiait non par des innovations mais plutôt par certaines accentuations la piété juive. La religiosité hassidique était plus affective et exaltée qu'à la synagogue traditionnelle: elle accordait une bonne place au chant et à la danse (masculine), tout en réduisant l'importance de l'étude du Talmud, jusqu'alors valeur fondamentale et socialement très sélective aux yeux des autorités des communautés officielles. Celles-ci, y compris les rabbins les plus illustres, combattirent le hassidisme, excommuniant à maintes reprises leurs chefs et adeptes. Mais les hassidim de plus en plus nombreux se regroupèrent en communautés pieuses que cimentait la commune vénération charismatique pour les *rébbe*,⁶ les chefs spirituels du hassidisme à qui, de plus, les adeptes attribuaient des dons thaumaturgiques. Les *rébbe* et les hassidim n'en restaient pas moins fidèles aux lois du judaïsme; les traditions religieuses et la morale héritées des siècles précédents balisaient leur vie; même l'étude talmudique reprit rapidement son importance — les *rébbe* étant pour la plupart à la fois de savants cabbalistes et d'érudits talmudistes.

Dès le début du XIX^e siècle, avec l'avènement du capitalisme libéral, divers mouvements (Lumières, Réforme et plus tard socialisme et sionisme) mettant tous plus ou moins en cause l'orthodoxie judaïque apparurent et un nombre de plus en plus élevé de Juifs s'écartèrent de la vie religieuse. Hassidim et orthodoxes se retrouvèrent alliés pour soutenir la fidélité au judaïsme. Il est vrai que dès la fin du XVIII^e siècle le hassidisme avait largement influencé et noyauté les communautés d'Ukraine et de Pologne qui constituaient au XIX^e siècle la part de loin la plus nombreuse du monde juif.

4. Pour une analyse rapide et un historique du hassidisme jusqu'à l'époque actuelle, voir: H. RABINOWICZ, *The World of Hasidism*, Hartford, Hartmore House, 1970. Les études sociologiques ou ethnologiques de communautés hassidiques contemporaines qui, entre autres, se doivent d'éclairer le contexte historique, restent rares. Citons les publications les plus récentes: J. GUTWIRTH, *Vie juive traditionnelle*, Paris, Minuit, 1970; I. RUBIN, *Satmar, an Island in the City*, Chicago, Quadrangle Books, 1972.

5. Ceux de Sabataï Zvi (1626–1676) et de Jacob Frank (1726–1791); ils eurent un retentissement certain mais débouchèrent sur la conversion de leurs chefs respectifs à l'Islam et au Christianisme. Ces mouvements n'ont pas survécu. Sur la question du messianisme à cette époque, voir: G. SCHOLEM, «The Neutralization of the Messianic Element in Early Hasidism» in *The Messianic Idea in Judaism*, New York, Schocken Books, 1971, pp. 176–202.

6. Sauf indication contraire, les mots étrangers en italique sont des termes yiddiche utilisés couramment par les hassidim.

Avec le temps le hassidisme s'était néanmoins diversifié. Les *rébbe* qui se succédaient en lignées généralement héréditaires formaient de véritables « dynasties¹ » installées en permanence dans tel ou tel village où accouraient les Juifs résidant dans un rayon plus ou moins large. Ces *rébbe* et dynasties avaient fréquemment des conceptions et des états d'esprit quelque peu différents et les fidèles, dispersés depuis la Lithuanie jusqu'à la Transylvanie, n'étaient pas de mentalités identiques. À partir du XX^e siècle, les tensions économiques et autres grandirent dans ces régions ; les Juifs émigrèrent en grand nombre, principalement outre-Atlantique. Les émigrants, déracinés de leurs villages ou petites villes et dès lors plus ou moins prolétarisés dans les quartiers misérables des grandes métropoles, en particulier à New York mais aussi à Toronto et à Montréal, abandonnèrent dans une large mesure les modalités de la vie juive traditionnelle. Malgré tout, l'orthodoxie et le hassidisme s'implantèrent en Amérique ; mais au Canada, et en particulier à Montréal, le hassidisme représentait peu de chose. À la veille de la deuxième guerre mondiale, il n'y aurait eu à Montréal que quelques dizaines de hassidim d'origine polonaise, regroupés dans un seul *chtibel* (littéralement « petite chambre »), maison de prière, situé rue Coloniale.

Pendant et surtout après la deuxième guerre mondiale, des rescapés de l'Europe de l'Est purent trouver refuge outre-Atlantique et notamment à Montréal.⁷ Parmi eux se trouvaient un certain nombre de hassidim et autres Juifs très pieux ; ils parvinrent à former rapidement des communautés dynamiques, avec leurs locaux et institutions, *chtibel*, écoles et autres. Pratiquant quotidiennement matin et soir en commun au *bès-mèdrêch*, salle d'études et de prières, les célébrations religieuses, l'étude talmudique, etc., les déracinés reconstituaient dans une certaine mesure l'atmosphère dans laquelle ils avaient vécu auparavant. Néanmoins, comme le passé évoqué ci-dessus le laissait prévoir, ces communautés hassidiques se sont diversifiées. Chacune présente des caractéristiques propres tout en partageant avec les autres des modèles hassidiques généraux (par exemple l'utilisation d'une liturgie un peu différente de celle des orthodoxes). En même temps les hassidim partagent avec d'autres secteurs de la judaïcité de Montréal une même fidélité de principe à la lettre de la loi judaïque,⁸ encore que les comportements effectifs diffèrent beaucoup.

À ces convergences et divergences répondent des relations ambivalentes entre les divers groupes hassidiques ; quant aux rapports entre hassidim et autres

7. Pour une histoire détaillée de l'immigration juive au Canada, voir : J. KAGE, *With Faith and Thanksgiving*, Montréal, 1962. On pourra consulter aussi : S. E. ROSENBERG, *The Jewish Community in Canada, a History*, Toronto, McClelland & Stewart, 1970 et 1971, 2 tomes. Malheureusement cet ouvrage, qui comporte des données intéressantes, fait une trop large place à la glorification des notables et dans son deuxième tome c'est presque un almanach des « gloires » juives au Canada ; on aurait plutôt aimé une analyse historique sérieuse.

8. Fondée sur la Tora, c'est-à-dire l'Ancien Testament, dont principalement le Pentateuque, et le Talmud. Il existe une synthèse rédigée par un savant du XVI^e siècle et qui fait foi autant pour les orthodoxes que pour les hassidim ; on peut, par exemple, en consulter la version abrégée en anglais : S. GANZFRIED, *Code of Jewish Law (Kitzur Schylhan Aruch)*, New York, Hebrew Publishing, 1961.

Juifs, on trouve des comportements et des attitudes marquant à la fois un certain sectarisme et un esprit d'ouverture : réciproquement ils se considèrent souvent comme étrangers, tout en admettant qu'il existe des liens.

Nous avons montré ailleurs⁹ pour l'une des communautés hassidiques montréalaises que son existence et persistance étaient tributaires d'une structure complexe, une alliance entre hassidim et Juifs pieux orthodoxes qui assurait précisément son fonctionnement. Sous le foisonnement des données n'y a-t-il pas, pour l'ensemble des hassidim, et notamment dans leurs rapports avec d'autres secteurs de la judaïcité, des modèles de réglage et d'équilibration de même ordre? Ne sont-ils pas aussi tributaires du modèle actuel de la judaïcité montréalaise et, au-delà, du système global canadien tel qu'il fonctionne aujourd'hui? Voilà quelques questions auxquelles nous tenterons de répondre.

I. LES COMMUNAUTÉS HASSIDIQUES DE MONTRÉAL : ORIGINE

Il y a à Montréal sept communautés hassidiques qui se réclament plus ou moins explicitement de tel ou tel *rèbbe* ou dynastie de *rèbbe*.¹⁰ Les fidèles et les groupes se dénomment d'après le titre de ces chefs spirituels, titre qui lui-même a habituellement pour origine la ville de résidence de sa dynastie avant la deuxième guerre mondiale. Le groupe le plus important est celui des « hassidim de Loubavitch » ou, plus brièvement, les « Loubavitcher »; ils sont environ quatre-vingt-dix chefs de famille (*balbatim*); suivent les « hassidim de Satmare » ou « Satmarer » (quatre-vingt-cinq *balbatim*), les « hassidim de Belz » ou « Belzer » (soixante-quinze), les « hassidim de Klausenburg » ou « Klausenburger » (soixante), les « hassidim de Vichnitz » ou « Vichnitzer » (cinquante), les « hassidim de Bobov » ou « Bobover » (cinquante), les « hassidim de Toch » ou « Tocher » (entre dix et vingt): au total environ quatre cent trente familles.¹¹ Ce dénombrement est calqué sur la façon dont les hassidim se comptent eux-mêmes: un adhérent c'est un chef de famille marié, sa femme et ses enfants appartenant au groupe par son entremise et les jeunes célibataires adultes n'étant pas vraiment considérés comme des *balbatim*. Observant le commandement biblique « croissez et multipliez », les familles hassidiques sont très

9. J. GUTWIRTH, « The Structure of a Hassidic Community in Montreal », *The Jewish Journal of Sociology*, 1972, XIV, 1, pp. 43-62.

10. Notre enquête ne nous a pas permis de connaître de manière égale tous les sept groupes, d'où certaines lacunes ou éventuelles erreurs. Notons que la littérature sur ce sujet est quasi inexistante; depuis peu on dispose néanmoins de la thèse de W. SHAFFIR, *Life in an Urban Chassidic Community, Insulation and Proselytization*, thèse de Ph.D., Montréal, Université McGill, 1972, consacrée aux Loubavitcher.

11. Les notables des communautés sont incapables de dire avec exactitude le chiffre des adhérents; il n'y a pas de véritables registres et dans tous les groupes on trouve une frange mouvante; nos chiffres résultent soit de l'enquête directe soit de recoupements.

nombreuses. On peut considérer qu'il y a en moyenne cinq personnes par famille, donc un peu plus de 2,000 hassidim à Montréal.¹²

À la suite des tourbillons de l'histoire, la résidence actuelle dont se réclament les groupes de Montréal n'a plus rien à voir avec leurs titres. Trois d'entre eux résident en Israël : le Belzer *rébbe* à Jérusalem, le Klausenburger à Natanya, le Vichnitzer à Bné-Brak (près de Tel-Aviv) ; trois autres, le Bobover, le Loubavitcher et le Satmarer à Brooklyn, New York ; un seul, celui pourtant dont les adhérents sont les moins nombreux, réside à Montréal, en fait à Sainte-Thérèse où il a fondé une « yechiva », académie talmudique. C'est dire que les chefs charismatiques de la plupart des hassidim montréalais sont plus ou moins éloignés, mais en cela ces fidèles ne font pas exception car des communautés de même appartenance sont répandues en divers points du monde. Ainsi les Belzer forment des groupes à Anvers en Belgique, à New York (au moins trois communautés), en différentes villes d'Israël, à São Paulo au Brésil, etc. Les autres tendances sont aussi représentées dans divers pays et même les Tocher, dont le hassidisme constitue un développement récent et peu influent, ont une branche dans le quartier de Williamsburg, à Brooklyn, où les hassidim de multiples appartenances sont quelques dizaines de milliers.

Cette dispersion et la distance entre *rébbe* et fidèles sont le fruit des troubles et des catastrophes des dernières soixante-dix années. Certaines dynasties auxquelles sont attachés les hassidim de Montréal s'étaient pourtant fixées de longue date au même endroit. Quatre générations de Belzer *rébbe* se sont succédées à Belz en Galicie (aujourd'hui située en U.R.S.S.) du début du XIX^e siècle jusqu'en 1939 ; le *rébbe* actuel, né en 1948 en Israël, est le cinquième du titre. La dynastie des Loubavitcher est encore plus ancienne : sept générations de *rébbe* jusqu'à aujourd'hui ; elle résida à Lyubavichi, dans la région de Smolensk en Biélorussie, de 1813 à 1915, ensuite à Varsovie et depuis 1940 à Brooklyn, New York. La dynastie des Vichnitzer, fondée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, vient de la petite ville de Viznica en Bucovine, anciennement en Roumanie, aujourd'hui en U.R.S.S. Le premier Bobover *rébbe*, dont l'influence date de notre siècle, résidait à Bobowa en Galicie polonaise. Par contre, le Klausenburger et le Satmarer, s'ils sont tous deux apparentés à des dynasties anciennes, sont les premiers *rébbe* d'un mouvement qui s'est développé autour d'eux grâce notamment à leur dynamisme et à leur prestige. Le premier, né en 1904, vient de Cluj, ville de Transylvanie roumaine dont le nom germanique est Klausenburg. Le Satmarer *rébbe*, né en 1886, était installé jusqu'à la deuxième guerre mondiale à Satu Mare, autre ville de Transylvanie. Enfin le Tocher *rébbe* vient du village de Nyirtass, au Nord-Est de la Hongrie.

Ces anciennes résidences des chefs spirituels sont à rapporter à l'origine géographique des adhérents des diverses communautés montréalaises qui la plupart comptent une bonne proportion d'adeptes, surtout dans la génération

12. Chez les Belzer, on compte en moyenne six personnes par foyer ; notre estimation globale ne risque donc pas d'être excessive.

née avant la deuxième guerre mondiale, originaires des régions proches de la demeure du *rebbe*. Néanmoins les mouvements et migrations des chefs spirituels, dès avant 1940, font que leur influence a aussi connu des déplacements perceptibles à Montréal. Ainsi les Belzer ne sont pas d'origine polonaise mais principalement hongroise. Le troisième Belzer *rebbe* avait séjourné en Hongrie au cours de la première guerre mondiale et y avait laissé des disciples, dont un rabbin de la ville de Papa, au Nord-Ouest de ce pays, qui lui-même, et par la suite son fils, formèrent de nouveaux adeptes, dont nombre d'adultes à Montréal, y compris le rabbin de la communauté.¹³ Certains Loubavitcher sont d'origine polonaise; on sait que leur dynastie séjourna aussi dans ce pays. Bien sûr, les jeunes, les enfants des réfugiés arrivés au Canada après 1945, sont nés sur place, mais certains naquirent en Europe occidentale ou en Israël, là où les familles avaient souvent transité. La diversité des origines illustre bien la complexité des communautés et les tribulations subies par leurs membres.

Les premières racines du hassidisme actuel à Montréal remontent à 1941. Au mois d'octobre de cette année un petit groupe de réfugiés venus de Pologne par l'Union soviétique, la Chine et le Japon arrivent à Montréal. Il y a parmi eux neuf fidèles du Loubavitcher *rebbe*, qui fondent immédiatement un *chtibel*. Mais c'est surtout après 1945, avec l'arrivée des rescapés du génocide nazi, que les groupes hassidiques vont se développer.

Entre 1947 et 1952, 11,064 Juifs émigrèrent au Canada en tant que personnes déplacées.¹⁴ Les hassidim et autres gens très pieux ne représentent qu'une petite minorité parmi eux: ¹⁵ au début, ils se rassemblèrent de manière assez indifférenciée dans des locaux de fortune; c'est ainsi qu'à partir de 1949, sous le patronage du Klausenburger *rebbe*, venu à plusieurs reprises de New York, il y eut un premier regroupement important qui, en 1951, comptait jusqu'à cent trente à cent quarante familles. Mais en cette même année les Satmarer constituèrent une première dissidence, suivis en 1952 par les Belzer, ceux qui restèrent formant dès lors la communauté des Klausenburger. Le regroupement du début était évidemment fondé sur des affinités fondamentales, principalement la foi et la religiosité commune, et aussi — il n'est pas inutile de le mentionner — la condition commune de rescapés et d'émigrants récents d'Europe de l'Est. Mais aussitôt que des possibilités matérielles et démographiques le permirent, des différences régionales, des conceptions divergentes sur certains aspects de la vie traditionnelle et aussi l'attachement des adeptes à leur

13. Le rabbin est l'autorité spirituelle, morale et sociale d'une communauté hassidique comme de maints autres groupes judaïques; notons que, contrairement au pasteur protestant ou curé catholique, il n'a pas de privilège liturgique. Le rabbin est généralement respecté par les membres de la communauté hassidique, mais il n'est pas vénéré comme un *rebbe*, dont il n'a pas les attributs (sauf cas exceptionnels). Ajoutons qu'aujourd'hui les *rebbe* ont aussi le titre de rabbin, décerné non seulement pour la spiritualité ou la piété, mais aussi pour les connaissances bibliques et talmudiques.

14. Voir: KAGE, *op. cit.*, p. 129.

15. D'après O. STROMBERG, *The Cultural Factor in Case Work with Immigrants*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1956, p. 13, ils auraient été, entre 1946 et 1956, trois cents familles.

rèbbe respectif, en principe pierre angulaire de chaque groupe, jouèrent en faveur de structures différenciées.

Pourtant le modèle socio-culturel qui assure la structuration des diverses communautés n'est pas la même de l'une à l'autre. Chez les Loubavitcher, leur installation relativement la plus longue à Montréal, mais aussi la durée de la dynastie et ses migrations, avec d'autre part un rayonnement missionnaire étendu (même chez les Juifs d'Afrique du Nord) ont certainement favorisé une large hétérogénéité démographique. De plus, ils tolèrent à leurs célébrations des participants relativement marginaux, n'ayant pas acquis tous les comportements attendus d'un authentique *housset* ou « hassid » (sing. de hassidim). Mais ces diversités sont compensées par l'importance du culte charismatique du *rèbbe* qui apparaît non seulement au niveau de l'idéologie mais aussi dans la pratique concrète des adhérents.¹⁶ La proximité relative de Brooklyn permet aux adeptes du sexe masculin d'exercer assez fréquemment des actes qui structurent leur relation affective avec le *rèbbe*. L'un d'eux est d'assister à des *farbrenguen*, une vaste assemblée autour du *rèbbe* au siège du mouvement, au cours de laquelle celui-ci pratique des homélies qui constituent le trésor spirituel des fidèles.¹⁷ Les Loubavitcher de Montréal (comme d'ailleurs) obtiennent aussi de temps en temps des audiences privées du « saint homme » ; au cours de celles-ci ils lui confient leurs problèmes, demandent des conseils et sa bénédiction. Sa clairvoyance, son envergure spirituelle et ses prières au Seigneur sont considérées comme ayant une action décisive dans telle ou telle situation ; sans vouloir toujours l'affirmer explicitement, les fidèles estiment qu'il y a là une action miraculeuse. Le culte des Loubavitcher a encore d'autres fonctions socio-culturelles, mais il joue pour le moins un rôle décisif quant à la cohésion du groupe.

Chez les Satmarer, la plupart des adhérents de plus de vingt-cinq ans sont originaires de Transylvanie ; ils ont donc des affinités socio-culturelles géographiques et historiques plus marquées que les Loubavitcher ; ce sont là des facteurs de cohésion communautaire très importants. Mais le Satmarer *rèbbe* assume des positions religieuses fort tranchées, avec un piétisme extrême et sectaire envers les Juifs « égarés », et surtout il a des positions politiques plutôt originales puisque, presque seul parmi les autorités religieuses importantes, il dénonce avec intransigeance la politique intérieure et extérieure de l'État d'Israël dont il conteste, pour des raisons religieuses, l'existence, plaçant donc un antisionisme virulent.¹⁸ Pour défendre des positions aussi minoritaires, la référence charismatique au *rèbbe* joue évidemment un rôle capital. La proximité relative de New York assure néanmoins aux Satmarer montréalais une

16. Voir : SHAFFIR, *op. cit.*, pp. 84-85 et 125-127.

17. Voir les photos d'un *farbrenguen* dans : P. GARVIN et A. A. COHEN, *A People apart. Hasidism in America*, New York, E. P. Dutton & Co., 1970.

18. À ce sujet voir : I. RUBIN, *op. cit.*, notamment pp. 32-33, 54 et 174-176. On notera qu'avant 1940 la plupart des autorités hassidiques et orthodoxes s'opposaient au sionisme.

identification idéologique avec leurs confrères relativement nombreux à Brooklyn et elle permet aussi de se rendre auprès du vénéré *rèbbe*. Chez lui aussi on pratique l'audience privée, mais les adeptes n'hésitent pas, comme on le fait d'ailleurs chez la plupart des *rèbbe* (à l'exception du Loubavitcher), de lui remettre un *kvitel*, une note où est rédigé un vœu ou un désir, que les prières du saint homme, intercesseur privilégié, permettront peut-être d'exaucer. Et comme d'autres *rèbbe*, le Satmarer pratique en maintes occasions des *tich halten*, sortes de banquets publics, au cours desquels lui aussi pratique des homélies (*toïres*) mais où de plus il distribue des parts des divers mets dont il s'est servi, ces parts étant avidement reçues par les fidèles car on leur attribue des vertus bénéfiques.

Le ciment charismatique paraît moins déterminant chez les Belzer, Vichnitzer et Klausenburger. Les *rèbbe* de ces groupes résident en Israël; assurément les fidèles y font de fréquents voyages et ils pratiquent aussi des consultations épistolaires et même téléphoniques, mais les rapports sont tout de même moins soutenus qu'avec Brooklyn. D'ailleurs, chez les Belzer tous les fidèles ne sont pas des hassidim; la communauté s'est constituée en 1952 grâce à une entente entre des hassidim et des Juifs orthodoxes dits «*achkenaze*», les deux groupes ayant cependant la même origine géographique commune, Slovaquie et Hongrie de l'Ouest.¹⁹ Ce facteur est certainement plus cohésif que le charisme univoque du Belzer *rèbbe*. Quant aux Bobover, il s'agit d'une communauté regroupant des gens liés par leur origine polonaise et par leur appartenance sociale, la classe moyenne supérieure, ces facteurs se conjuguant d'ailleurs avec une situation résidentielle de bonne qualité (à Outremont). Le *chtibel* pour une partie des fidèles apparaît alors comme une synagogue de quartier telle qu'on les connaît dans d'autres milieux.

II. TRAITS DIFFÉRENTIELS

Le costume

La diversité des communautés hassidiques se manifeste dans l'apparence physique et le costume des fidèles qui sont loin d'être homogènes. Certes, leur aspect — il s'agit surtout des adultes masculins — comporte des caractéristiques communes, mais des détails sont plutôt propres à tel mouvement qu'à tel autre. Les Satmarer, dont nous avons déjà évoqué l'extrémisme, sont certainement les hassidim à l'aspect le plus affirmé: pratiquement tous les habitués du *chtibel* ont

19. «*Ashkenaze*» veut dire germanique, mais se réfère dans ce cas précis aux traditions liturgiques de ces adeptes, qui utilisaient en Hongrie ou en Slovaquie des recueils de prière «*ashkenaze*».

des barbes touffues et broussailleuses — elles ne sont jamais coupées ou taillées²⁰ — et leurs papilottes sont très longues, quoique d'ordinaire discrètement enroulées autour des oreilles.

Ces comportements font référence à des conceptions hassidiques partagées par tous les groupes mais pour des raisons diverses ils sont ailleurs moins pratiqués. Chez les Belzer il y a l'aile orthodoxe « achkenaze » dont nombre ont le visage glabre car ils n'ont pas adopté le modèle hassidique; chez les Loubavitcher il s'agit souvent des adeptes périphériques, et dans les autres groupes on compte peu ou prou des déviants qui préfèrent ne pas se manifester aussi distinctement. Il y a d'ailleurs des gradations dans l'« infidélité », telles que des papillotes très courtes ou des barbes taillées.

Des détails du costume peuvent indiquer l'appartenance à tel groupe : ainsi les adeptes les plus traditionalistes de divers groupes portent un chapeau noir taupé à large bords, mais à Montréal on reconnaît presque inmanquablement un Satmarer au fait qu'il le porte avec le fond arrondi, sans creux, tel le chapeau d'un abbé. Les Belzer portent de même chapeau taupé, ou alors un chapeau noir en feutre ordinaire, mais avec un fond creux arrondi; nombre de Klausenburger, de Vichnitzer pratiquent le même modèle qui paraît relever d'une coutume générale dans l'aire hongroise; par contre, les Bobover et les Loubavitcher, ces derniers portant souvent des chapeaux mous modernes à bord étroit, pratiquent le creux longitudinal habituel dans le monde « occidental ». Si la plupart des hassidim arborent en principe le sabbat et les jours de fête un *chtraïmel*, large toque de fourrure, la pratique réelle est encore une fois assez diverse : nombreuse chez les Satmarer, elle décroît considérablement dans les autres groupes et elle est absente chez les Loubavitcher qui, à Montréal comme ailleurs, n'ont pas adopté cette tradition. Notons encore que les Satmarer ou les Belzer aux apparences les plus marquées ne portent jamais de cravate, alors que nombre de Loubavitcher, même aux barbes touffues, ne refusent pas de les arborer, quoique avec des couleurs sombres et discrètes.

La combinaison des éléments de l'aspect constitue un code et avec un peu de pratique on peut identifier presque à coup sûr l'appartenance de tel fidèle à tel groupe. Or, les traits de l'aspect²¹ répondent comme en contrepoint aux dominantes idéologiques qui vont du sectarisme extrême des Satmarer à l'esprit d'ouverture des Loubavitcher : les premiers se démarquent avec évidence, les derniers se montrent comme hassidim mais sont aussi bien plus proches par leur costume des bourgeois juifs orthodoxes de Montréal.

Situation écologique

Il y a encore bien d'autres distinctions entre les hassidim. L'une d'elles, fort

20. Selon l'interprétation littérale de certains passages du Pentateuque : *Lévitique*, XIX, 27 et XXI, 5.

21. Ce code de l'aspect comporte encore bien d'autres nuances que nous ne pouvons aborder dans le cadre de cet article.

importante, a trait à leur situation « écologique » ; il s'agit de la localisation du siège des communautés et de l'habitat des adhérents. Chez tous les hassidim la relation entre *chtibel* et l'aire d'habitat est étroite ; étant tous très pratiquants, ils font de nombreuses allées et venues entre leur domicile et le lieu de prières et d'études, qui est aussi pour plusieurs groupes le lieu de l'école.

Au cours des premières années à Montréal tous les groupes hassidiques s'installèrent dans une aire limitée au Sud par l'avenue du Mont-Royal, au Nord par l'avenue Van Horne, à l'Est par la rue Saint-Denis et à l'Ouest par la rue Hutchinson. Lors du recensement de 1951, année qui coïncide à peu près avec la fin de l'immigration massive des rescapés juifs d'Europe, 23,292 des 80,829 Juifs de Montréal et municipalités avoisinantes, soit seulement 28.8%, vivaient dans ce secteur qui comptait toutefois trente-six des quarante synagogues de la ville. Nombre d'autres institutions juives, écoles, services sociaux, etc., y étaient situées.

Les hassidim s'étaient donc installés au milieu de l'aire juive de la ville, ce qui atteste les attractions qu'ils subissaient à leur arrivée. Mais au cours des deux décennies suivantes les Juifs accentuèrent un mouvement qui avait déjà commencé bien avant 1951 ;²² ils quittèrent ce quartier pour aller s'établir plus à l'Ouest, à Outremont, ou au Nord-Ouest de Montréal, le centre de la vie juive se situant aujourd'hui à peu près au croisement de l'avenue Victoria et du Chemin de la Reine Marie (Queen Mary Road). Alors que la première zone d'établissement était plutôt « interstitielle » entre les quartiers francophones et anglophones, maintenant il s'agit d'une aire largement anglophone. Or, aujourd'hui la localisation de nombre de communautés hassidiques a également changé. Seuls les Satmarer, les Belzer et les Tocher sont restés entièrement fidèles à l'ancien quartier, les premiers installés rue Saint-Urbain à l'angle de l'avenue Fairmount,²³ les deux autres non loin de là, dans la rue Jeanne-Mance. Les Vichnitzer maintiennent eux aussi une école, qui sert d'oratoire non loin de là dans la rue Jeanne-Mance, mais leur véritable *chtibel* se trouve maintenant plus au Nord-Ouest, rue Ekers. Les Bobover sont installés rue Hutchinson, déjà sur le territoire d'Outremont, tandis que les Klausenburger tout en maintenant une antenne rue Hutchinson, non loin des Bobover, ont maintenant leur siège principal rue Ekers. Enfin, presque au point central de la nouvelle aire d'habitat juif, à l'angle de l'avenue Westbury et Plamondon, il y a les Loubavitcher.

22. Voir : L. ROSENBERG, « Changes in the Geographical Distribution of the Jewish Population of Metropolitan Montreal in the Decennial Periods from 1901 to 1961 & the Estimated Possible Changes during the Period from 1961 to 1971 », *Canadian Jewish Congress Research Papers*, 1966, A, 7, pp. 1 et 5. En 1921, 80% des 45,927 Juifs de la ville habitent dans cette aire (quoique plus au Sud en direction de l'avenue Sherbrooke), mais au cours des décennies qui suivirent nombre de Juifs quittaient cette première aire d'établissement, qui a été et reste aujourd'hui encore fortement peuplée d'immigrants (actuellement beaucoup de Grecs) n'appartenant pas aux groupes linguistiques francophone ou anglophone.

23. L'écrivain M. RICHLER a montré dans *Rue Saint-Urbain*, Montréal, HMH, 1969, des aspects de la vie des Juifs de ce quartier, avant et au cours de la dernière guerre mondiale.

Comme le montre une étude de Légaré,²⁴ ces déplacements des Juifs de Montréal correspondent à un déplacement dans des catégories socio-économiques évidemment bien supérieures à celles du vieux quartier. Les hassidim suivent donc en partie ce mouvement.

Activités professionnelles

À la lumière de ces différences «écologiques» il y a certainement des différences économiques et professionnelles entre les communautés. En l'état actuel de nos connaissances nous ne pouvons faire qu'une analyse partielle de leurs activités, principalement à partir de données concernant les Belzer et les Loubavitcher.²⁵

Constatons d'abord que même dans les vieux quartiers il s'est effectué un certain déplacement résidentiel d'Est en Ouest parfaitement observable sans données statistiques. Quotidiennement, à l'heure des offices du soir et notamment les jours de fête, on peut observer des cohortes de fidèles traversant l'avenue du Parc pour se rendre ou revenir au *chtibel* des Belzer et des Satmarer, car la majorité d'entre eux réside du côté d'Outremont, quartier certainement plus prospère que celui de la rue Jeanne-Mance ou Saint-Urbain. Pourtant une minorité de fidèles de ces deux groupes continuent à résider dans ce secteur à proximité de leur *chtibel*. Pour les Belzer il s'agit de gens de condition modeste, ayant souvent des familles nombreuses, qui ont avantage à habiter ce quartier à loyers modérés. En effet une moitié des adultes de la communauté sont des salariés, dont une bonne partie travaille comme «fonctionnaires religieux», principalement comme maîtres d'école juive (*melamed*, pl. *melamdim*), abatteurs rituels (*choïhet*, pl. *chohtim*), etc., dont les salaires se situent autour de cent vingt-cinq dollars hebdomadaires. L'autre moitié des adeptes sont des «indépendants», commerçants, artisans, négociants. Certains ont des revenus modestes, d'autres sont assez fortunés, la plupart résident à l'Ouest de l'avenue du Parc. Parmi eux, nombre pratiquent des affaires qui ont une dimension religieuse: en tant que détaillants épiciers, boulangers-pâtisseries, boutiquiers concernés par la production et la commercialisation d'articles religieux (liés au culte) et surtout par l'alimentation cachère.²⁶

24. Voir: J. LÉGARÉ, «La population juive de Montréal est-elle victime d'une ségrégation qu'elle se serait elle-même imposée?», *Recherches sociographiques*, 1965, VI, 3, pp. 311-326.

25. Pour une analyse détaillée des activités professionnelles chez les Belzer voir: J. GUTWIRTH (1972), *op. cit.*, pp. 54-56.

26. *Cachère*, c'est-à-dire conforme aux prescriptions religieuses en matière d'alimentation. Le système d'ensemble est dénommé *cachrouit* (mot d'origine hébraïque). Il s'agit d'un système complexe qui concerne autant la préparation que la consommation des aliments et les ustensiles utilisés, etc. Pour les aliments certains sont interdits, d'autres autorisés en entier ou en partie, mais des catégories sont incompatibles: ainsi les aliments carnés et lactés ne peuvent être ni consommés ni préparés ensemble. Les produits lactés demandent une surveillance pour éviter les mélanges interdits, mais les viandes, particulièrement réglementées, doivent appartenir à des animaux autorisés et abattus rituellement. Pour des détails et une synthèse, voir: «Dietary Laws» in *Encyclopædia Judaica*, vol. 6, pp. 26-45.

Les professions à revenu salarié et modeste, et à caractère religieux sont le fait des authentiques hassidim de Belz, alors que les activités indépendantes, aux revenus supérieurs et à caractère soit profane soit « commercialement » religieux sont plutôt le fait des orthodoxes alliés aux hassidim dans cette communauté. Or chez les Loubavitcher nous découvrons une structure professionnelle analogue. Shaffir constate que 60% des soixante-quinze hassidim ont des activités à orientation religieuse ;²⁷ toutefois si on prend en compte l'assemblée entière des fidèles, c'est-à-dire avec les fréquentateurs plus périphériques (comportement admissible chez les Loubavitcher), le pourcentage des « businessmen » augmente beaucoup et les professions religieuses deviennent minoritaires (37%). Comme chez les Belzer, les activités profanes, indépendantes et « capitalistes » les plus rentables sont donc le fait d'une aile moins soumise aux impératifs hassidiques.

Si les gens les plus traditionalistes appartiennent aux professions religieuses, ce n'est pas sans raison. Quelques-uns sont employés par les communautés hassidiques elles-mêmes ; ils assurent le fonctionnement de certains de leurs organes vitaux, notamment comme instituteurs dans les écoles ; d'autres travaillent pour diverses institutions juives de la ville. Les hassidim, immigrants récents très pieux, n'ont souvent qu'une formation professionnelle « profane » peu appropriée au Canada alors qu'ils disposent au contraire d'une formation judaïque qui offre une qualification pour des professions traditionnelles. Ajoutons que les professions « profanes » sont très souvent dans des secteurs où la pratique et les traditions économiques d'antan peuvent jouer favorablement ; il s'agit d'ailleurs de secteurs où les Juifs de Montréal en général ont un rôle important : les textiles sous des formes multiples, la fourrure, l'épicerie, la bijouterie, etc. Et si les hassidim sont assez nombreux comme salariés, l'affaire indépendante, le négoce et le commerce notamment, jouissent de la faveur de nombre d'entre eux : ils facilitent la pratique religieuse et répondent aussi à une philosophie économique générale parmi eux.

Malgré les similitudes professionnelles entre Belzer et Loubavitcher — ainsi on constate l'absence totale de manœuvres d'usine dans les deux groupes —, il y a néanmoins des différences. Les Loubavitcher comptent dans leurs rangs quatre professeurs d'enseignement supérieur, quatre autres du secondaire et un pharmacien, soit des professions à formation intellectuelle profane qui sont tout à fait absentes chez les Belzer. Si on considère aussi le caractère beaucoup plus moderne et confortable de la maison communautaire des Loubavitcher ainsi que les facteurs écologiques déjà évoqués, il semble bien que le niveau économique global de ce groupe soit très supérieur à celui des Belzer.

Notons que l'aspect des maisons communautaires et des résidences des rabbins va dans le sens du niveau économique des zones résidentielles des fidèles. Ainsi le *chtibel* des Satmarer et celui des Belzer sont plutôt délabrés ; la résidence du rabbin des Belzer, dans la rue Jeanne-Mance, est bien modeste comparée à celle du rabbin des Klausenburger située avenue Barclay dans le

27. SHAFFIR, *op. cit.*, pp. 129-134.

nouveau quartier juif. Le *chtibel* des Bobover présente un confort de bon aloi... Il y a certainement des différences économiques entre les groupes et le comportement «écologique» paraît à ce sujet tout à fait parlant.

Les nuances du sectarisme

On sait déjà que les hassidim n'ont pas tout à fait les mêmes conceptions ou attitudes quant à la fidélité au judaïsme, face notamment aux autres secteurs de la judaïcité. Et sur ce plan les nuances du comportement écologique sont également révélatrices. Les Satmarer, dont le *chtibel* rue Saint-Urbain est aujourd'hui le plus à l'écart de l'actuelle implantation résidentielle dominante, sont aussi les hassidim au comportement le plus sectaire. À Montréal, tout comme à Williamsburg, Brooklyn, la communauté des Satmarer apparaît comme un système — relativement — clos, qui refuse la contagion d'autres secteurs et auquel n'appartiennent que les adeptes qui adoptent de très près valeurs et comportements judaïques et hassidiques selon leur propre optique. Chez les Belzer, dont le *chtibel* est situé — un peu seulement il est vrai — plus à l'Ouest, la situation est différente avec la conjonction entre orthodoxes et hassidim. Ici les valeurs et les comportements hassidiques prédominent mais certains traits ou attitudes de l'orthodoxie — au sens certes le plus strict — sont admis. On l'a vu pour l'aspect des fidèles, mais c'est vrai aussi sur d'autres plans: ainsi certains fidèles continuent à prier selon la liturgie orthodoxe «*achkenaze*» quelque peu différente de celle des hassidim qui est toutefois la liturgie officielle du groupe; d'ailleurs les orthodoxes glabres n'ont pas le droit de conduire les célébrations communautaires.

Les Klausenburger, implantés dans l'ancien et le nouveau quartier ont une attitude encore moins sectaire et notamment sur un point considéré comme fondamental par les deux groupes précédents: ils sont beaucoup moins regardants quant à la piété des parents des élèves de leur école, néanmoins d'esprit entièrement traditionaliste. Notons qu'un fidèle à barbe taillée y est admis à conduire l'office sabbatique et un «rasé» peut l'être les jours ordinaires.

Chez les Loubavitcher situés rue Westbury, «barbus» ou «rasés» sont admis à officier. La tolérance joue ici un rôle capital; selon le principe de l'«amour d'Israël» (*Ahavas Yisrouel*), les Loubavitcher pratiquent très intensément une activité missionnaire parmi les Juifs de tous les horizons. À cette conception ils associent l'attitude tolérante que l'on sait, car ils n'attendent pas que des fréquentateurs du *chtibel* en voie de «conversion» adoptent d'un coup toutes les valeurs et attitudes, que les Loubavitcher défendent néanmoins avec autant d'intransigeance que les autres hassidim.²⁸

28. Le groupuscule des Tocher observe des attitudes proches de celles des Satmarer; les Bobover situés à la limite d'Outremont sont par bien des attitudes très près de certains secteurs orthodoxes, mais ils ne font pas d'ouverture de type missionnaire; quant aux Vichnitzer, à cheval sur les deux quartiers comme les Klausenburger, ils pratiquent aussi l'ambiguïté de ceux-ci, notamment dans l'école qu'ils contrôlent.

À ces différences écologiques et aux nuances du sectarisme répondent aussi des attitudes plus ou moins correspondantes envers un élément aujourd'hui essentiel de la « judéïté » (la manière d'être Juif, de marquer son « identité ») des Juifs de Montréal : il s'agit de l'idéologie pro-israélienne et du sionisme,²⁹ qu'ils affichent dans leur très grande majorité.³⁰ Les hassidim de Satmare sont, comme on sait, anti-sionistes et anti-israéliens. Néanmoins les Satmarer de Montréal, à l'inverse de ce qui se passe à Brooklyn, ne marquent pas par des manifestations publiques — tracts ou réunions par exemple — leur façon de penser. Aussi ce point de friction avec la judaïcité est plus potentiel que réel. Les Belzer, quoique s'opposant à l'idéologie sioniste et bien que critiques envers l'État israélien, surtout à cause de son « irreligion », ne contestent toutefois pas son existence. À Montréal ils se situent en quelque sorte de manière neutre face à l'idéologie dominante. Les Klausenburger sont beaucoup plus proches de celle-ci. Le *rébbe* qui, après la deuxième guerre mondiale, avait vécu à Brooklyn a émigré en Israël en 1959. Il a fondé près de Natanya un quartier pieux et on lui attribue la phrase suivante : « J'ai survécu au génocide uniquement pour pouvoir contribuer à la reconstruction du pays d'Israël. »³¹ Enfin les Loubavitcher sont nettement engagés en faveur d'Israël. La guerre des Six jours a d'ailleurs été pour eux l'occasion d'accentuer leur campagne missionnaire, associée au « sauvetage » de l'État hébreu.

III. LES INSTITUTIONS ET LE MAINTIEN DU SYSTÈME SOCIO-CULTUREL

Pour faire subsister des systèmes sociaux et culturels qui sont, on l'a vu, assez variés, les hassidim désirent maintenir, outre le fondamental lieu de célébration et d'études, différentes institutions ou facilités, et chaque groupe, dans la mesure du possible, tente de les réaliser de manière autonome.

L'une de ces facilités est le bain rituel, *mikve*, pour les hommes, institution peu usitée chez les non-hassidim mais indispensable pour les hassidim car, dès l'origine, les *rébbe* mirent l'accent sur ce rite biblique de purification avec immersion totale dans une « eau vive ». ³² À Montréal ce rite est observé par la plupart des fidèles à la veille du sabbat et des fêtes mais nombre d'entre eux le pratiquent quotidiennement, de préférence le matin au lever, avant les prières. Aussi toutes les communautés tiennent à avoir leur *mikve* masculin, et cela malgré les difficultés qu'entraînent les règles religieuses compliquées qui

29. Ce « sionisme » ne vise pas réellement à un « retour à Sion », c'est-à-dire à l'émigration des Juifs montréalais en Israël ; il s'agit de tisser des liens de toutes sortes avec ce pays, d'appuyer sa politique, son idéologie, de lui assurer des dons, d'y pratiquer des investissements, etc.

30. Cette quasi unanimité n'a pas toujours existé. Voir *infra*, p. [65], sur la présence communiste dans le vieux secteur juif.

31. Voir : H. RABINOWICZ, *op. cit.*, p. 227.

32. L'eau vive est l'eau de mer, de rivière, de source, ou de l'eau de pluie collectée. Il ne peut s'agir d'eau « amenée » par pompage, dans des canalisations. Néanmoins, dans certaines proportions, un mélange avec celle-ci est autorisé.

président à leur construction et utilisation :³³ ainsi chez les Belzer, le *mikve* est installé en sous-sol du *chtibel*, avec un système complexe permettant de recueillir l'eau de pluie (« eau vive ») qui y est nécessaire.

Les écoles masculines

Mais plus important encore est le maintien d'une école pour les garçons. Les hassidim sont très conscients du rôle capital d'une éducation judaïque traditionnelle prolongée, depuis trois ou quatre ans jusqu'à dix-huit ans et plus. Jusqu'à quatorze ou quinze ans les garçons vont dans une école appelée *talmud-toïre* ; au-delà il s'agit d'une *yechive*, « yechiva », ou académie talmudique. Dans ces institutions l'enseignement est presque entièrement tourné vers l'étude des livres sacrés, Ancien Testament et Talmud, qui se pratique en hébreu et en yiddiche. L'enseignement « profane », c'est-à-dire autre que celui-ci, est considéré comme allant à l'encontre des objectifs religieux et il est réduit, dans la mesure où les nécessités de la vie pratique ne peuvent tout à fait l'exclure, à la portion congrue. Pourtant, malgré des attitudes fort proches sur les objectifs visés et les dangers à éviter, les communautés les plus importantes maintiennent chacune au prix de lourds sacrifices financiers leurs propres écoles de garçons. Dans la perspective la plus traditionaliste, la formation scolaire est inséparable de la vie religieuse communautaire. Les locaux se trouvent habituellement dans une partie du *chtibel* ou dans une maison voisine. Les enfants y apprennent évidemment à prier, à participer aux célébrations quotidiennes du *bès-mèdréch*, à fréquenter le bain rituel, en un mot à vivre le cycle religieux à la manière et avec les adultes. L'école est une institution capitale pour la formation culturelle et l'intégration sociale exclusive et volontairement ségrégée qui doit assurer la reproduction des systèmes hassidiques dans leur diversité.

Les Bobover qui forment autant une communauté de quartier qu'un groupe hassidique n'ont pas d'école propre ; la majorité des parents envoient leurs enfants dans les écoles orthodoxes. Les Vichnitzer n'ont en principe pas d'école à eux, mais ils ont en quelque sorte la main sur une école traditionaliste existante. Quant aux Satmarer, Belzer, Klausenburger et Loubavitcher, de loin la majorité des hassidim, ils maintiennent leur propre *talmud-toïre*. Les frontières ne sont néanmoins pas absolues ; ainsi Belzer, Satmarer et Vichnitzer ont uni leurs efforts (il est vrai, depuis quelques années seulement) pour assurer le peu d'enseignement profane qu'ils dispensent. Ils organisent donc en commun un enseignement en anglais qui a lieu dans des locaux situés au siège des Satmarer. Cela leur a permis de s'assurer depuis 1970 un statut associé auprès du Protestant School Board of Greater Montreal, avec à l'appui une subvention

33. Depuis la destruction du second temple à Jérusalem, une purification totale n'est en principe plus possible ; le mouvement hassidique en pratiquant au-delà de la Loi ce rite volontaire et en quelque sorte élitiste, agit socio-culturellement parlant à la manière des groupes piétistes d'origine protestante qui ont mis en vigueur le baptême volontaire d'adulte par immersion totale.

annuelle de \$365 par élève, de la maternelle au 7^e degré. Cet enseignement en anglais doit donc répondre à certains critères minimaux, fixés par la commission scolaire protestante, mais ayant lieu de 16 heures jusqu'à 19 heures, après une longue journée d'études judaïques, son efficacité est relative.

Les Klausenburger et les Loubavitcher ont et une école primaire judaïque et un enseignement profane en propre. On sait que les Klausenburger ouvrent plus largement leurs portes aux enfants de non-hassidim et ce phénomène est bien plus accentué chez les Loubavitcher : dans leur école de garçons, à peine 40% des élèves sont fils de parents appartenant à la communauté.³⁴ Dans ces deux institutions, l'enseignement profane est de qualité bien supérieure à celui de l'école unie des trois autres groupes, ce qui est bien indispensable pour attirer des enfants venant de milieux non hassidiques.

Les écoles hassidiques connaissent une pratique intense de l'hébreu et du yiddiche. Bible et Talmud sont assimilés dans la langue hébraïque avec la prononciation dite « achkenaze », habituelle en Europe centrale et orientale, différente de celle de l'hébreu pratiqué en Israël ou dans certaines écoles provisionnistes à Montréal. Cependant la langue de communication courante est le yiddiche ; utilisé pour le commentaire des textes sacrés, où il se mêle inextricablement à l'hébreu, il est surtout pratiqué dans la vie quotidienne et dans ce cas il tend à se truffer de mots anglais.³⁵ L'enseignement « profane » est dispensé en anglais mais selon le type de communauté hassidique les enfants le parlent plus ou moins couramment. Chez les Satmarer et les Belzer, les connaissances sont rudimentaires tandis qu'à l'autre extrême, chez les Loubavitcher, c'est la langue parlée habituelle de nombre d'élèves. On trouve d'autres écoles juives à Montréal où on pratique l'hébreu et le yiddiche (notamment dans les écoles orthodoxes), mais c'est certainement dans les écoles hassidiques, y compris chez les Loubavitcher, que la pratique des langues d'une judéité distinctive est la plus forte, alors que le français est ignoré par la plupart des élèves.

À l'âge de quatorze ou quinze ans la grande majorité va poursuivre des études pendant trois ou quatre ans dans une yechiva, où la pratique du commentaire et de la discussion talmudique est approfondie. L'apport du hassidisme, par l'examen des commentaires des *rébbe* des dynasties respectives, y joue un rôle plus considérable qu'à l'école élémentaire. Mais seuls les Klausenburger et les Loubavitcher ont leur académie talmudique à Montréal, permettant donc d'assurer un cycle scolaire total sur place. En fait, l'école des Klausenburger compte un nombre assez réduit d'élèves, quelques dizaines,

34. Voir : W. SHAFFIR, *op. cit.*, p. 151.

35. Le yiddiche est un composé d'hébreu et d'allemand, à syntaxe germanique, dont le vocabulaire se modifie considérablement selon la région ou pays où il était ou est encore parlé (de moins en moins).

seule celle des Loubavitcher est une institution d'envergure.³⁶ Comme l'école primaire, ses locaux sont associés aux lieux de prière et d'étude des adultes, mais comptant des élèves venus d'autres villes canadiennes (et même des États-Unis), elle dispose pour eux de logements. Il ne s'agit pas d'un véritable internat, mais d'appartements-dortoirs dans un immeuble situé à peu de distance de la yechiva.³⁷ Quelques jeunes élèves poursuivent encore parallèlement des études « profanes », mais les plus âgés se consacrent entièrement aux études traditionnelles.³⁸ Depuis 1948 l'académie assure une formation d'abatteurs rituels, de maîtres d'école et de rabbins : en 1970 on y a délivré quatorze diplômes de rabbin. Le Talmud et autres textes y sont approfondis à la lumière de l'enseignement des Loubavitcher *rèbbe* ; les étudiants assistent autant que faire se peut à des *farbrenguen* au siège de la dynastie à Brooklyn et ils s'intéressent à tout ce que l'on y dit et à tout ce qui s'y fait. Étant donné les dissemblances entre les Loubavitcher et autres communautés hassidiques, il n'est pas étonnant que leurs adeptes n'y envoient pas leurs enfants. Par contre, la yechiva recrute des étudiants de familles non hassidiques.

À proximité de Montréal il existe une autre académie talmudique hassidique d'une certaine importance, puisqu'elle compte cent étudiants. C'est la *yechive* du Tocher *rèbbe*, installée sur le territoire de la municipalité de Sainte-Thérèse, 18,103 habitants, à 32 kilomètres de la ville. Cette institution sise en rase campagne, bien à l'écart de la localité, a été fondée par le Tocher *rèbbe* vers 1964. Elle dispose d'un ensemble de locaux dans un grand bâtiment — salles d'étude et de prière, dortoirs, cuisines, réfectoires — et tout autour il y a une vingtaine de maisons où résident le *rèbbe* et une partie du personnel (une autre vient quotidiennement de Montréal). Cette institution considérée par bien des gens, y compris nombre de hassidim, comme une entreprise utopique, se débat dans des difficultés financières qui sont l'une des préoccupations permanentes du *rèbbe*, personnage aux attitudes très extatiques et mystiques.³⁹ Peut-être, à cause de ces singularités mais aussi parce que la yechiva n'est pas soutenue par une vaste communauté locale et ne prolonge pas une école du cycle inférieur de même appartenance, elle ne compte qu'une vingtaine d'élèves de Montréal. Les étudiants viennent principalement de Brooklyn où le *rèbbe* compte des partisans.

En vérité, une partie des Klausenburger, Bobover et Vichnitzer, et presque

36. Selon une étude récente sous les auspices de l'Allied Jewish Community Services & Canadian Jewish Congress : *Jewish Education in Greater Montreal*, Montréal, 1972, p. 65, il y aurait au Rabbinical College des Loubavitcher (cycle élémentaire et secondaire) quatre cents élèves, alors que la First Mesifita, école de même type chez les Klausenburger, n'en compterait que soixante-quatorze.

37. W. SHAFFIR, *op. cit.*, p. 155.

38. Ces études touchent certainement à nombre de problèmes de la vie quotidienne (y compris les relations sexuelles et les affaires), mais ils sont toujours examinés dans la perspective et avec les interprétations de la Tora et de ses commentateurs les plus illustres.

39. Ces attitudes sont loin d'être aussi marquées chez d'autres *rèbbe*. Celui-ci est âgé de cinquante à soixante ans.

tous les Satmarer et Belzer préfèrent envoyer leurs fils dans des académies talmudiques en Israël et surtout aux États-Unis. Belzer, Vichnitzer et Klausenburger *rebbe* résident en Terre Sainte et y patronnent d'importantes académies talmudiques, mais il existe aussi des yechivot de ces mouvements à Brooklyn ou aux environs et il est plus commode et moins dispendieux d'envoyer les enfants à proximité. C'est encore plus « normal » pour les Bobover ou les Satmarer dont les *rebbe* résident à New York, où ils patronnent évidemment des écoles. Mais la fréquentation d'une yechiva propre aux mouvements hassidiques auxquels sont affiliés les pères des étudiants ne va pas toujours de soi. Ceux-ci préfèrent parfois des académies aux États-Unis qui portent le nom des villes de Slovaquie ou de Hongrie où elles étaient établies avant la guerre et que les pères avaient fréquentées dans leur temps. On trouve ce type de comportement notamment chez certains Belzer d'appartenance orthodoxe mais aussi dans d'autres groupes.

Malgré quelque variété, la formation scolaire secondaire des communautés hassidiques est à la fois fortement sinon exclusivement judaïque et largement orientée sur des institutions à l'étranger, alors que chez toutes, l'école primaire accorde une part à l'enseignement profane et reste un fait local. La judaïcité montréalaise dans son ensemble a un comportement différent et plutôt inverse. 35.5%, soit 3,850 sur 10,840 enfants juifs du grand Montréal, une minorité quoique substantielle, fréquentent des écoles élémentaires juives à plein temps, qui ont bien sûr dans la plupart des cas un enseignement « profane » développé, mais la proportion tombe à 10.5% pour les écoles secondaires, l'écrasante majorité des 7,305 élèves juifs de ce cycle fréquentant les établissements généraux de l'Office protestant pour les écoles secondaires du grand Montréal et de Chomedey.⁴⁰ Certaines de ces écoles ont bien une majorité d'élèves juifs,⁴¹ mais il y a là sans nul doute un fait d'assimilation culturelle et sociale important à contrepied de la tendance observée chez les hassidim. Néanmoins les hassidim sont proches de l'ensemble de la judaïcité par leur association avec l'Office protestant d'enseignement, donc avec le secteur minoritaire anglophone de la ville.⁴²

Institutions féminines

Les hassidim disposent aussi d'institutions féminines comparables aux masculines, tels bains rituels et écoles. Elles sont rigoureusement séparées de

40. Voir : *Jewish Education*, op. cit., p. 16.

41. Dix-neuf en 1968. Voir : L. ROSENBERG, « A Statistical Study of the Number and Percentage of Jewish Children in the Protestant Schools of Greater Montreal and the Suburb of Greater St-Martin (Chomedey) in the Period from 1878 to 1968 », *Canadian Jewish Congress Research Papers*, 1969, E, 4, p. 5.

42. Hormis un petit nombre, quelques centaines d'enfants de parents venus récemment d'Afrique du Nord, qui sont répartis dans deux sections juives d'écoles francophones liées à l'Office catholique d'enseignement. Voir : *Jewish Education*, op. cit., p. 66.

leur équivalent masculin car les hassidim appliquent une très sévère ségrégation des sexes; elles sont toutefois moins exclusives.

Les épouses des hassidim et autres gens très pieux fréquentent beaucoup moins souvent que les hommes le bain rituel. En principe elles ne s'y rendent qu'une fois par mois, il est vrai pour une purification capitale, celle qui suit dans un délai déterminé la fin des menstrues; un mari ne pourrait avoir des relations sexuelles avec son épouse si elle ne l'avait pratiquée.⁴³ Satmarer et Loubavitcher disposent en propre des bains rituels féminins; Belzer et Klausenburger maintiennent un *mikve* commun dont la parfaite adéquation aux règles de la tradition est surveillée par les rabbins respectifs des communautés. Les épouses des adhérents des autres groupes fréquentent ces bains rituels ou éventuellement celui d'une communauté orthodoxe.

Pas seulement chez les hassidim, la tradition judaïque accorde une place prépondérante à l'homme. À la synagogue ou au *chtibel* la femme est installée dans un espace à l'écart des yeux masculins. Sa présence y est peu fréquente, seulement le samedi matin et certains jours de fête. Le chapitre féminin prie mais n'apporte aucune contribution active aux célébrations. La femme n'est pas sensée acquérir des connaissances religieuses et talmudiques importantes; son savoir doit surtout toucher aux domaines de la vie conjugale et familiale. La femme est nécessaire à l'homme, mais elle lui est complémentaire. Si ces principes ont été plus ou moins rigoureusement appliqués ici et là au cours des siècles, ils n'en demeurent pas moins tels dans les secteurs religieux dominants, notamment chez les orthodoxes et surtout chez les hassidim, qui pratiquent de plus, y compris dans la vie quotidienne, une très forte ségrégation sexuelle, et cela dès l'âge de quatre ou cinq ans. Enfin les femmes n'ont aucun rôle à jouer dans les institutions majeures des divers groupes. Aussi n'est-il pas étonnant que Belzer, Satmarer et Vichnitzer s'étant accordés sur les objectifs de l'éducation féminine aient pu fonder ensemble une école de filles, dont le siège se situe rue Saint-Urbain, dans les locaux des Satmarer.⁴⁴ L'enseignement religieux y est bien moins poussé que chez les garçons; filles et fillettes n'ont pas le droit d'y étudier les textes bibliques et talmudiques originaux; elles pratiquent des versions retravaillées en yiddiche; les commentaires et réflexions sur ces textes sont réduits; à l'inverse, l'enseignement profane, agréé et subventionné par l'Office protestant, est nettement meilleur que chez les garçons. Leur pratique linguistique a également une échelle différente. Elles apprennent l'hébreu pour prier, mais le yiddiche a plus d'importance et elles parlent beaucoup mieux l'anglais qui est, pour nombre d'entre elles, une langue de communication courante.⁴⁵

43. Voir à ce sujet : « Niddah » in *Encyclopædia Judaica*, XII, pp. 1141-1149.

44. On sait que les garçons des mêmes groupes se rendent aussi dans ces locaux pour leur enseignement en anglais. Mais pour éviter toute rencontre les enseignants veillent à ce que l'école soit évacuée par les filles dès 15 h 30, les garçons commençant à 16 h.

45. Ce qui crée évidemment une contradiction entre garçons et filles de la même génération. I. RUBIN, *op. cit.*, pp. 151-156, montre bien les problèmes posés par des écoles de filles de ce type à Williamsburg.

Néanmoins l'enseignement s'arrête au 7^e degré, c'est-à-dire vers quatorze ou quinze ans. Aussi certains adeptes des communautés concernées préfèrent envoyer leurs filles dans une école orthodoxe, Beth-Jacob (la maison de Jacob). L'atmosphère y est très pieuse, mais les études judaïques, certainement plus restreintes que dans l'institution masculine équivalente, se font tout de même à partir de textes originaux hébraïques. Et surtout, autant l'enseignement religieux que « profane », celui-ci évidemment agréé par l'Office protestant, compte onze degrés; il y a donc un cycle secondaire.

Il semble bien que la plupart des parents chez les Bobover et les Klausenburger — ces derniers ne disposent pas d'un enseignement féminin — envoient leurs filles à cette école. Seuls les Loubavitcher ont leur propre école féminine, *Bays-Rivke* (la Maison de Rebecca), dont les effectifs sont presque aussi nombreux qu'à l'école orthodoxe (246 contre 275).⁴⁶ Il est vrai qu'encore une fois leur école est ouverte à des enfants de milieux peu ou prou observants, ce qui est proscrit rue Saint-Urbain, et aussi avec quelques nuances à Beth-Jacob. *Bays-Rivke* a un type d'enseignement assez proche de celui de l'école orthodoxe; comme dans celle-ci les études peuvent aboutir aux examens qui ouvrent à l'enseignement supérieur canadien, mais les études universitaires sont fortement découragées autant chez les orthodoxes que chez les Loubavitcher. Quoi qu'il en soit, la scolarité féminine comporte une assimilation linguistique et culturelle locale, dans le secteur anglophone, bien plus importante que chez les garçons. Il y a là pour hommes et femmes une complémentarité culturelle, mais aussi une source de contradictions, contre laquelle la valorisation du rôle masculin, la ségrégation des sexes, l'exclusivisme scolaire représentent des barrières d'une efficacité certaine qui à long terme reste toutefois sujette à caution.

Malgré les nuances, toutes ces écoles constituent des structures d'intégration socio-culturelle fort exclusives et elles débouchent naturellement sur des structures sociales également spécifiques. Autrement dit, le système matrimonial qui est un élément capital pour le maintien du système social chez les hassidim, comporte des tendances « homogames », c'est-à-dire de fortes proximités sociales et culturelles entre parties intéressées.

Système matrimonial

Le mariage chez les hassidim est organisé et contrôlé par les parents des jeunes gens et jeunes filles qui, étant donné la ségrégation régnant entre les sexes dès le jeune âge, n'ont que fort peu de possibilités de se connaître de manière indépendante. Ce guidage favorise les mariages homogames; les informations sur les variables importantes, notamment la piété, les qualités morales, la situation économique et professionnelle des familles et des éventuels conjoints, etc., qui conditionnent la conclusion d'une alliance, sont connues grâce au

46. Voir: *Jewish Education*, p. 65. L'école féminine unie sise chez les Satmarer aurait cent cinquante élèves.

réseau de relations existant au sein des groupes intéressés et elles conduisent à des choix dans ce milieu lui-même.

Certes, les communautés hassidiques constituées récemment et dans les conditions dramatiques de l'après-guerre n'ont qu'une homogénéité relative, mais en 1971 les systèmes se sont stabilisés. Ainsi dans les groupes les plus traditionalistes, Satmarer et Belzer notamment, c'est lorsque les jeunes gens terminent la *yechiva*, vers dix-huit ans, que l'union conjugale — et avec elle le contrôle des pulsions sexuelles — est considérée comme souhaitable. La réalisation des alliances est donc prise en charge par les ascendants mais aussi par les notables. À ce propos on constate chez les Belzer un phénomène ambivalent d'homogénéité et de relative hétérogénéité. Le rabbin des Belzer à Montréal qui est, comme on sait, un ancien disciple du rabbin de Papa, unit ses efforts à ceux de ce rabbin, aujourd'hui chef spirituel à Williamsburg, Brooklyn, d'une communauté assez importante, plus de deux cents chefs de famille, pour réaliser des mariages. Leurs interventions communes sont à l'origine de « promotions » maritales unissant Belzer de Montréal et *Pouper* (c'est-à-dire adeptes du rabbin de Papa) de Williamsburg. Ces unions sont fondées sur les relations multiples entre les deux groupes; elles tiennent au passé en Hongrie, mais aussi au présent avec, notamment, la présence d'étudiants de Montréal à la yechiva du rabbin de Papa à Brooklyn. Néanmoins certains Belzer se marient aussi en Israël et ailleurs, grâce notamment aux contacts noués à Jérusalem autour de la yechiva du mouvement ou lors de visites chez le Belzer *rèbbe*.

Chez les Satmarer le système matrimonial est fortement tributaire de Brooklyn où il y a une très vaste communauté de cette appartenance, huit cent soixante familles en 1961, certainement beaucoup plus en 1971.⁴⁷ Les Loubavit-cher pratiquent eux aussi très largement le mariage à Brooklyn avec leurs congénères; les *farbrenguen* évoqués plus haut servent aussi à cela.⁴⁸ Nous n'avons pas de données quant aux autres groupes, mais pour ceux que nous avons cités, qui sont parmi les plus importants, cette orientation à la fois homogame et géographiquement diversifiée, a une importance certaine. Elle vise par des moyens répondant à des possibilités et des limites d'ordre structurel — démographiques et économiques notamment — à maintenir l'identité de chaque groupe. Il est certain que le choix matrimonial au sein d'une même communauté hassidique à Montréal reste étroit alors qu'à New York les partis homogames sont beaucoup plus nombreux.⁴⁹ Mais les mariages newyorkais répondent aussi à des besoins économiques. L'éducation traditionnelle des jeunes gens limite leur accès à bien des professions; par contre, elle leur ouvre surtout des fonctions religieuses ou les commerces cachère, dont le champ est limité à Montréal. Les

47. Voir: I. RUBIN, *op. cit.*, p. 40.

48. Voir: W. SHAFFIR, *op. cit.*, p. 127.

49. Pour les hassidim newyorkais, les mariages avec Montréal ont le même type de motivations que l'inverse, avec à l'appui surtout des coefficients personnels car démographiquement il s'agit d'un fait de peu d'importance.

débouchés pour de telles activités sont évidemment plus importants à New York qui compte plus de 2,500,000 Juifs. New York ouvre aussi d'autres débouchés qui intéressent les hassidim, et qu'on ne trouve pas à Montréal. Un exemple frappant est celui de l'industrie diamantaire; nous avons montré ailleurs que ses caractéristiques techno-économiques — techniques semi-artisanales, industrialisation peu accentuée, rôle important du capital marchand et des commerçants — associées à une tradition économique juive assez ancienne avaient favorisé l'enracinement de communautés hassidiques, notamment à Anvers, car elles y trouvaient une activité professionnelle correspondant à leurs qualifications et valeurs économiques.⁵⁰ Or, dans l'industrie diamantaire à New York on compte une participation de hassidim assez importante et qui s'accroît. Des jeunes Montréalais mariés là-bas trouvent un débouché dans ce secteur. Il y en a d'autres et certaines spécificités économiques sont donc associées aux phénomènes idéologiques et socio-culturels qui sont les supports de l'homogamie hassidique.

Si le mariage tend à perpétuer la diversification des groupes hassidiques, par contre la mort est plus unificatrice. En 1966, les divers groupes, à l'exception des Loubavitcher, ont constitué une association funéraire commune avec son cimetière. Cette collaboration avait des raisons autant religieuses que financières; il s'agissait certainement d'assurer aux gens pieux toutes les garanties quant à l'observance des rites importants qui concernent la mort,⁵¹ mais aussi de soustraire les familles n'ayant que des moyens modestes à l'emprise des entreprises funéraires privées. Pour les rites funéraires, l'association dispose, selon une tradition juive fort ancienne, d'une « sainte confrérie » (*hêvre kadiche*) à chapitre masculin et féminin (pour chacun des sexes) constitué de membres de diverses communautés. Au début un certain sectarisme prévalut; la société voulut se donner comme objectif de n'enterrer que de bons observants, hassidim ou proches. Cependant les nécessités financières les forcèrent à se montrer moins regardants; à la manière des sociétés funéraires lucratives, la société pratique des enterrements à la demande.⁵² L'institution fait aussi office d'état-civil pour les adhérents des communautés qui y participent.

IV. HASSIDIM ET JUDAÏCITÉ: INTERRELATIONS

Outre les diverses collaborations institutionnelles évoquées, et qui nécessitent des rencontres entre adeptes des divers groupes, il y a d'autres

50. J. GUTWIRTH, (1970), *op. cit.*, pp. 46-49 et 79-113.

51. Voir à ce sujet: I. RUBIN, *op. cit.*, pp. 132-135. Voir aussi: H. SCHAUS, *The Lifetime of a Jew*, New York, Union of American Hebrew Congregations, 1950, qui présente un long historique des coutumes juives concernant la mort (pp. 223-300).

52. Les Loubavitcher assureraient, semble-t-il, leurs funérailles par une entreprise commerciale juive spécialisée, mais les rites sont sous leur contrôle.

contacts plus occasionnels, parfois fort protocolaires. Ainsi, lors de la fête de la Pâque, diverses communautés hassidiques fabriquent elles-mêmes les pains azymes qu'elles vont consommer mais pour cela il faut, entre autres, disposer d'« eau vive », une eau qui soit entièrement de source. Il se trouve qu'il y en a à Sainte-Thérèse sur le domaine des Tocher : ainsi le rabbin des Belzer en personne dirige la petite délégation de jeunes gens qui se rend là-bas pour chercher la précieuse matière première, ce qui comporte une rencontre avec le Tocher *rèbbe*.

Une communauté hassidique n'est pas un système religieux clos. Dans chacune d'elles il y a une part de fréquentateurs, 10% environ, qui exercent leur vie religieuse à la fois dans deux ou plusieurs groupes. Parfois c'est pour des raisons pratiques ; tel fidèle d'un *rèbbe*, pour gagner du temps, prie en semaine dans un oratoire plus proche de son domicile (inversement tel orthodoxe qui réside à côté du Belzer *chtibel* y vient régulièrement prier en semaine, mais non les samedis). D'autres fois il s'agit d'actes épisodiques : tel Belzer préfère pratiquer ses immersions rituelles dans le *mikve* des Bobover, à son avis plus hygiénique ; tel autre, sans barbe, qui ne peut donc conduire un office chez les Belzer, ira lors d'une occasion solennelle — par exemple la majorité religieuse d'un fils, *bar-mitsve*⁵³ — chez les Bobover ou les Klausenburger où on lui accordera l'honneur de conduire l'office, ce qui suppose sa contribution financière en faveur du groupe d'accueil, d'où réciprocité et liens supplémentaires. Une certaine marginalité ou ambivalence des intéressés devant les normes d'un groupe favorise ces transferts plus ou moins durables ou importants.

Les hassidim se rencontrent dans certains commerces cachères lors des allées et venues pour les célébrations, parfois dans leurs activités professionnelles. Satmarer, Belzer, Tocher, Bobover et partiellement Klausenburger et Vichnitzer qui habitent les vieux quartiers se côtoient aussi sans cesse dans les alentours des avenues Bernard, Saint-Viateur et du Parc. Par contre les Loubavitcher se situent dans un autre espace et les rapports avec les hassidim ci-dessus sont presque inexistantes. En fait les Loubavitcher sont nettement plus liés qu'eux à la majorité de la judaïcité montréalaise. Leur insertion écologique et leur idéologie missionnaire y contribuent ; de plus, la judaïcité canadienne, y compris celle de Montréal, s'est constituée principalement à partir d'immigrants venus de Russie et de Pologne : en 1931-1943, 8% des Juifs du Canada étaient nés dans ces pays ; par contre la proportion des Juifs d'origine hongroise, slovaque et roumaine a toujours été plus restreinte, 5.2% en 1931, 8.4% en 1961.⁵⁴ Les Loubavitcher, originaires de Pologne ou de Russie, ou parfois prosélytes fils de cette majorité d'émigrants, sont donc plus proches d'eux,

53. Cette cérémonie se déroule à l'âge de treize ans.

54. En 1961, seulement 22.8% des Juifs du Canada étaient encore originaires de Pologne et de Russie ; le pourcentage des gens nés au Canada, fils des immigrants, a considérablement augmenté au cours de ces trente années, puisqu'il passe de 43.9% à 58.9%. Ces chiffres, provenant des recensements officiels, sont synthétisés dans : L. ROSENBERG, « The Jewish Community in Canada 1931-1961 », *Canadian Jewish Population Studies*, Canadian Jewish Congress, 1965, 2, 2, p. 7.

historiquement et culturellement. Assurément les Loubavitcher, comme les autres hassidim, désapprouvent la piété douteuse, « américaine » dit-on, des émigrants plus anciens et de leurs descendants, même ceux qui se réclament de l'orthodoxie. Mais pour les premiers, il s'agit d'un milieu où les contacts permettent précisément d'agir alors que pour les autres c'est le plus souvent une raison supplémentaire de se tenir à l'écart, comportement que les intéressés d'ailleurs valorisent.⁵⁵

Le système de la cachrouit

Pourtant les diverses communautés hassidiques sont organiquement associées à la judaïcité religieuse montréalaise, et notamment avec le *Vaad hair* (hébreu), « le conseil de la ville », institution religieuse fédérative existant depuis 1922. Comme d'autres communautés ou synagogues, chaque groupe hassidique y a un délégué permanent. Le *Vaad hair* a des fonctions et des rôles divers ; certains, tel le traditionnel tribunal rabbinique ou les commissions de conciliations et d'arbitrage, ne concernent que peu les hassidim, qui pratiquent le plus souvent avec leurs propres rabbins et notables de telles activités. Néanmoins les hassidim sont tributaires de l'une des fonctions essentielles du *Vaad hair*, la supervision et le contrôle général de l'alimentation cachère à Montréal.

Le secteur le plus délicat est celui de la volaille et surtout de la viande de bétail. Il y a évidemment les animaux totalement interdits, tel le porc et le cheval, mais les bêtes autorisées, outre qu'elles doivent être abattues rituellement, subissent des contrôles quant à leur éventuelle impropreté, enfin certaines parties sont interdites et celles qui sont consommables subissent au préalable une préparation conforme à certaines règles.⁵⁶ À ces fins le *Vaad hair* emploie des sacrificateurs rituels et des surveillants de boucherie, enfin il assure son patronage à des bouchers de confiance ; il perçoit aussi une taxe de quatre cents par livre de viande consommable, réglée par les bouchers et répercutée sur les clients : la viande cachère est plus chère que la viande ordinaire. Ces opérations rapportent quelque 300,000 dollars par an et c'est la principale source de financement du *Vaad hair*.

Si les règles de la cachrouit sont minutieusement strictes, elles ne sont pas toujours appliquées partout avec la même rigueur. C'est ainsi qu'à New York il existe de multiples institutions qui patronnent des commerçants et des produits cachère. Les hassidim de cette ville récusent dans la plupart des cas les aliments concernés et comme ils sont plusieurs dizaines de milliers ils ont pu établir leurs

55. Ainsi le terme yiddiche *grine* (vert) correspondant à « green-horn » qui qualifie l'immigrant avec une connotation péjorative, est repris par les hassidim dans un sens positif. Le rabbin des Belzer dit en substance : « Nous sommes des *griner*, oui, parce que notre religion est restée verte, vivace, alors qu'elle s'est desséchée ailleurs. »

56. Notamment un égouttage qui les débarrasse de leur sang, celui-ci étant tout à fait interdit à la consommation ; les impropretés, elles, peuvent provenir de diverses causes, maladies notamment.

propres circuits cachère. Les Satmarer qui forment une communauté particulièrement importante disposent à eux seuls d'un réseau d'abatteurs rituels, bouchers, laitiers, épiciers, sous leur patronage et surveillance.⁵⁷ Mais à Montréal la cachrout reste un monopole depuis longtemps établi par le *Vaad haïr*. Les Juifs connaissent bien la marque MK (Montréal Kachère) qui sanctionne la conformité de divers produits. Les hassidim, trop peu nombreux pour faire comme à New York, doivent se contenter d'être partie prenante du système, mais ils y jouent un rôle relativement important. Au conseil de surveillance de la cachrout, qui comprend sept ou huit rabbins, deux d'entre eux sont des Loubavitcher, ce qui implique au moins l'influence de cette tendance hassidique sur son orientation. Mais surtout nombre d'abatteurs rituels, surveillants divers ainsi que fabricants et commerçants en produits cachère, appartiennent aux groupes hassidiques. L'intense piété des fidèles de ce secteur offre pour le *Vaad haïr* les meilleures garanties de stricte observance de la cachrout. On sait que, réciproquement, pour les hassidim il y a là des débouchés correspondant à leurs possibilités professionnelles. Notons que deux affaires de pâtisserie-boulangerie qui appartiennent à des Belzer et qui, à elles deux, totalisent dix points de vente au détail, forment même la majorité absolue des quatorze boulangeries-pâtisseries patronnées par le *Vaad haïr*.⁵⁸ Dans une évidente dialectique de besoins et d'intérêts réciproques avec les institutions judaïques, les hassidim participent largement au maintien de la cachrout, pierre de touche d'une judéité différentielle, car l'application de ses règles conduit incontestablement à une séparation sociale des non-juifs.⁵⁹ Ajoutons que nombre d'articles cachère préparés ou vendus par les hassidim ou apparentés, tels que gâteaux, fromages, charcuteries, etc., sont typiques de la cuisine juive d'Europe centrale et orientale. Si une partie de la clientèle attache une importance particulière à la piété du commerçant à barbe touffue et à grand chapeau noir installé dans la boutique, d'autres y viennent car friands de ses produits. Cette dialectique entre traditions culinaires et cachrout contribue aussi quelque peu à la différenciation juive.

On sait l'importance des règles concernant la viande cachère. Les hassidim ne se fourniront que dans telle boucherie, tenue par un housset de confiance dont la viande provient d'un animal abattu par un *choïhet*, abatteur rituel, lui aussi fidèle digne de foi. La plupart de ces boucheries sont installées dans le vieux quartier juif, avenues Saint-Viateur et Fairmount. La confiance résulte grandement du fait que boucher et *choïhet*, contrôlés évidemment par le *Vaad haïr*, se

57. Voir: RUBIN, *op. cit.*, p. 165, et S. POLL, *The Hasidic Community of Williamsburg*, Glencoe, Free Press, 1962, notamment pp. 175 sq.

58. Le *Vaad haïr* publie annuellement une liste des établissements sous sa surveillance.

59. Les règles de la cachrout appliquées avec une certaine rigueur — même sans atteindre la sévérité hassidique — empêchent un Juif pieux de fréquenter un café, un restaurant, qui ne les pratiquent pas; il ne pourra pratiquement rien manger ou boire chez un Juif non observant ou un non-juif. Or l'importance du repas comme élément structurant des rapports sociaux est bien connue.

soumettent aussi à la supervision de tel rabbin de telle communauté hassidique.⁶⁰ Ainsi dans une dialectique bien significative, les hassidim tout en contribuant au monopole du *Vaad hair*, manifestent sur ce point important quelque sectarisme.⁶¹

Une autre prescription alimentaire importante, temporaire celle-là, concerne la consommation de pains azymes, *matses*, pendant les huit jours de la Pâque, à l'exclusion de tout pain ordinaire ou autre aliment à levain. Or cette règle, qu'observe l'ensemble des Juifs religieux ou plus ou moins traditionalistes, permet aux hassidim de manifester, encore plus que pour les modalités habituelles de la cachrout, des tendances à une identité particulière aux nuances d'ailleurs multiformes.

En général les Juifs montréalais se procurent des pains azymes garantis par le *Vaad hair* ou par telle autorité rabbinique lorsqu'ils sont d'importation. Ces *matses*, spécialement préparés et surveillés pour la Pâque, sont d'un prix raisonnable, autour d'un dollar la livre, mais ils sont fabriqués par des procédés industriels. Nombre de gens pieux les réservent à la consommation courante des huit jours de la fête, toutefois ils acquièrent des azymes confectionnés manuellement, considérés comme plus valables, pour les principaux repas de la fête, notamment le *sédér*.⁶² Par contre l'ensemble des hassidim ne consommeront que des azymes fabriqués à la main et bien plus chers que les premiers, autour de quatre dollars la livre. De plus, certains groupes, notamment les Satmarer et les Belzer, fabriquent eux-mêmes leurs pains azymes et ceux-ci sont particulièrement valorisés.⁶³ Mais ces fabrications locales sont limitées, d'où un certain « rationnement » qui touche surtout les familles nombreuses. C'est ainsi que dans bien des familles de Belzer seuls les adultes consommeront au *sédér* les azymes fabriqués au *chtibel*; les enfants mangeront des *matses* venus de New York, bien entendu confectionnés manuellement, par exemple sous les auspices

60. À la naissance du mouvement, les hassidim introduisirent des couteaux d'abattage particulièrement affilés et en 1772 les rabbins de la ville de Vilna jetèrent même l'excommunication sur leur abattage. Aujourd'hui ces polémiques sont éteintes mais il reste que les hassidim sont particulièrement exigeants quant à la pitié du *choïhet*, ses méthodes et la perfection du couteau utilisé qu'ils montrent encore au rabbin qui lui accorde son patronage. Certains hassidim refusent même toute viande de bétail abattue à Montréal, aucun abatteur ou boucher n'offrant à leurs yeux de garanties suffisantes. Ils consommeront de temps en temps de la viande venue de tels bouchers de Williamsburg, sous surveillance de tel ou tel *rébbe*, et que des voyageurs leur apportent plus ou moins régulièrement.

61. Remarquons que le système de la cachrout apparaît depuis ses lointaines origines, peut-être « totémiques », comme un système classificatoire logique à écarts différentiels, avec lesquels il y a évidemment moyen de raffiner. (Voir : C. LEVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, pp. 100-101.)

62. Repas commémoratif à caractère symbolique qui a lieu le premier et le second soir de la fête.

63. Cette fabrication communautaire représente un fait important d'intégration socio-culturelle; elle comporte une longue et minutieuse préparation et des actes cérémoniels complexes, au cours desquels les jeunes gens jouent un rôle très actif.

du rabbin de Papa.⁶⁴ Les Satmarer couvrent eux aussi une partie de leurs besoins avec la fabrication de leurs congénères de New York, tandis que Klausenburger, Bobover et Loubavitcher, qui n'ont pas de production propre à Montréal, se procurent en général les azymes fabriqués sous les auspices de leurs *rèbbe* respectifs. Cette prescription alimentaire temporaire permet donc aux hassidim d'affirmer à la fois leur fidélité au judaïsme, leur identité propre et les liens qui les attachent à des groupes apparentés. Sous la prescription « intangible » apparaît encore une fois un code complexe de l'identité socio-culturelle.

Autres relations institutionnelles

Malgré ces tendances à l'autonomie alimentaire, les hassidim jouent de toute évidence un rôle important dans le système cachère à Montréal. À ce point que telle autorité du *Vaad hair* affirme que leur influence religieuse se limite précisément à ce qu'il appelle la « piété de l'estomac ». Pourtant les hassidim, notamment les Loubavitcher et les Belzer, sont aussi des maîtres d'école, des rabbins, des scribes, etc., et leur activité ne se limite pas à la reproduction du savoir et de la piété à l'intérieur de leurs communautés respectives. Ainsi plusieurs maîtres d'école des Belzer travaillent pour les écoles des Klausenburger et des Vichnitzer. De tels glissements existent aussi chez les Loubavitcher. Les attitudes religieuses des divers groupes hassidiques doivent aussi, bon gré mal gré, être prises en compte par d'autres secteurs, piqués au vif par leur piété intensive. Les Loubavitcher qui, outre leur prosélytisme à caractère global, pratiquent des campagnes à caractère véritablement publicitaire pour l'observance de certaines prescriptions particulières, tels que le port des phylactères, jouent un rôle particulier sur ce plan.⁶⁵

Mais les relations ne sont pas à sens unique. Les difficultés financières que connaissent les communautés hassidiques sont une source importante de contacts inter-hassidiques et avec la judaïcité montréalaise. Surtout le maintien de l'enseignement traditionnel hassidique coûte très cher, alors que bien des parents, ayant précisément de nombreux enfants en âge scolaire, n'ont souvent que des revenus modestes. Les Belzer, pour l'ensemble de leurs institutions au cours de l'année judaïque 5731 (1970-71), ont calculé un budget global de près de 80,000 dollars, plus de 1,000 dollars par chef de famille ! Les adhérents les plus fortunés dans les diverses communautés font certainement un effort financier, mais toutes se voient obligées de rechercher des fonds à l'extérieur. Voici un exemple : il est de tradition chez les hassidim de se réunir entre hommes, au

64. S. POLL, *op. cit.*, pp. 201-207, montre qu'il y a une véritable industrie hassidique de pains azymes à Brooklyn. Nos informateurs nous ont d'ailleurs appris que chez les adeptes du rabbin de Papa la fabrication commence près de trois mois avant la Pâque.

65. Le port des phylactères est pratiqué lors des prières du matin (sauf le sabbat et les jours de fête) par les hommes de plus de treize ans. Les Loubavitcher ont déclenché à partir de 1967 une campagne autour du port de ces phylactères ; elle s'apparente au matraquage publicitaire pour un produit. Toutefois d'autres techniques missionnaires plus raffinées, notamment des rencontres sabbatiques, sont également pratiquées. (Voir : S. SHAFFIR, *op. cit.*, p. 198 sq.)

chtibel ou parfois ailleurs, après le sabbat pour reconduire la « Reine », c'est-à-dire la figuration mystique du sabbat ; cette célébration s'appelle *melave-malke*.⁶⁶ Une fois l'an, à l'automne, certains notables des Belzer font un *melave-malke* au domicile de l'un d'eux ; ils y invitent des personnes appartenant à d'autres groupes traditionnels, et des connaissances, avec l'objectif avoué de demander un soutien financier pour leurs écoles. D'autres communautés procèdent de même et les fidèles les plus fortunés de chacune sont ainsi mis à contribution à de multiples reprises et par des groupes différents.

Tout au long de l'année, des hassidim pratiquent de nombreuses collectes sous bien des prétextes, en mille occasions et avec des objectifs divers, y compris des aides individuelles et à des institutions de leur mouvement sises à l'étranger. Ils s'adressent à un public aussi large que possible, dont nombre de tièdes observants, mais le plus souvent il s'agit d'immigrants d'après-guerre, ce qui recouvre d'autres facteurs communs entre solliciteurs et sollicités, tels que mêmes villes ou régions d'origine, parenté plus ou moins proche, fréquentations jadis d'une même *talmud-toïre*, etc. En vérité les hassidim jouent sur des sentiments d'identification plus ou moins ambivalents qui subsistent chez ces personnes, ou même chez des adhérents fortunés des communautés hassidiques car, comme c'est le cas pour certains orthodoxes alliés aux hassidim de Belz, ces personnes sont souvent les plus déviantes quant aux valeurs proprement distinctives de leur groupe.

Les Loubavitcher, du fait de leurs liens avec de très larges secteurs de la judaïcité montréalaise, jouent à fond sur ces ambiguïtés, d'autant plus que leurs institutions sont particulièrement importantes. S'ils ne dédaignent pas les collectes de fonds plus ou moins empiriques et traditionnelles, ils pratiquent aussi les techniques modernes des relations publiques. Ils organisent chaque année, au bénéfice de leurs écoles masculines, une campagne devant réunir des sommes très importantes, \$378,000 dollars en 1970-71. À cette fin on mobilise un comité de patronage comportant à la fois des notables prestigieux et des activistes. Les donateurs se voient décerner des honneurs. Ceux qui contribuent avec \$100 et plus reçoivent le titre de « governor » et avec plus de \$1,000 ils deviennent « ambassadeur » de la Tora, comme l'indique la brochure sur papier glacé qui est l'un des supports publicitaires de la campagne ; on y trouve aussi la liste des donateurs de l'année antérieure, des photos sur les activités scolaires, etc. En outre il y a chaque année un bazar et bien d'autres événements sociaux, tel le dîner des donateurs, qui sont organisés et dans des perspectives quelque peu missionnaires et pour assurer des contributions financières.

Un donateur, qu'il assiste à un *melave-malke* ou à un banquet des « governors », réagit positivement aux objectifs idéologiques des hassidim. Certes ces réponses connaissent des nuances très diverses, mais elles témoignent d'une

66. Voir : H. SCHAUSS, *Guide to Jewish Holy Days*, New York, Schocken books, 1962 (1938), pp. 27, 30 et 35.

certaine compatibilité idéologique et sociale.⁶⁷ Aussi toutes les actions financières des hassidim tissent des rapports de réciprocité sociale et culturelle avec la judaïcité montréalaise.

Toutefois, pour éviter des dépendances institutionnelles, les communautés hassidiques, surtout les plus traditionalistes, tels les Satmarer et les Belzer, évitent de se faire subventionner par des institutions juives à caractère général ou fédératif tel que le Congrès Juif canadien ou le Allied Jewish Community Services, dont c'est pourtant l'une des tâches. D'autres groupes sont un peu moins regardants ; ainsi les Klausenburger se sont fait aider pour leur école et les Loubavitcher font appel à des services techniques de ces institutions pour organiser leurs colonies de vacances.

Par contre, au niveau individuel, hassidim et orthodoxes très pieux n'hésitent pas à entrer en relation avec certaines institutions juives générales. D'ailleurs, dès leur arrivée au Canada, la majorité d'entre eux étant démunis de tout, s'adressèrent sans hésiter au Jewish Immigrant Aid Service of Canada (JIAS) qui leur accorda une aide matérielle et professionnelle. Par l'intermédiaire de la JIAS la judaïcité canadienne et notamment celle de Montréal exprimait sa solidarité envers les victimes de la tragédie qui s'était déroulée en Europe.⁶⁸ Assurément l'attitude envers les immigrants, particulièrement envers ceux qui par leurs exigences religieuses posaient parfois de difficiles problèmes d'adaptation,⁶⁹ fut quelquefois sans aménité ; mais le solde entre les sentiments de proximité et de dissimilitude, entre sympathie et antipathie, fut positif. Les aides diverses permirent aux hassidim de se fixer à Montréal et elles contribuèrent donc à la survie et à la persistance des communautés hassidiques.

Aujourd'hui encore les hassidim utilisent les services de certaines institutions, notamment des services sociaux ou hospitaliers où, d'ailleurs, les règles fondamentales en matière religieuse, cachrou, observance du sabbat sont respectées. Assurément il n'est pas question de fréquenter la Jewish Public Library ou d'assister à des activités culturelles organisées au siège de l'Y.M.-Y.W.H.A. (Young Men-Young Women Hebrew Association), en bref l'« Y. », importante association socio-culturelle située avenue Westbury. Pourtant il y a quelques liens avec elle, notamment pour sa piscine. À certaines heures la fréquentation y est réservée à l'un ou à l'autre sexe et quelques adeptes des groupes hassidiques en font alors usage, et pour cela sont membres de l'association. Les Loubavitcher ont des arrangements pour que les classes de leurs écoles puissent en disposer à certaines heures.

Les contacts qu'entretiennent les membres des communautés hassidiques avec certaines institutions juives sont à situer dans la perspective de leurs relations avec la société globale, et particulièrement avec les non-juifs. Certes les

67. Ceux qui donnent avec plus ou moins de bonne volonté aux hassidim ne contribueraient fort probablement pas pour des mouvements d'extrême-gauche, etc.

68. Voir : J. KAGE, *op. cit.*, p. 185.

69. Voir : O. STROMBERG, *op. cit.* ; S. ENDIER, *The Prevention of Hard Core Cases among Immigrant Displaced Persons*, thèse de maîtrise, Université McGill, Montréal, 1952.

relations avec les non-juifs existent pour les hassidim, depuis le côtoïement quotidien dans les rues du vieux quartier jusqu'aux rapports économiques divers et plus ou moins importants. Enfin les hassidim, comme tout un chacun, entretiennent des rapports nécessaires avec les autorités à des niveaux divers ; ils utilisent les transports en commun, etc., et en gros les contacts ne posent pas de problèmes aigus. Mais, comme le note W. Shaffir ⁷⁰ à propos des Loubavitcher, ces relations comportent volontairement de la part des hassidim le minimum d'implication personnelle : elles sont dépourvues de toute proximité et intimité. En ce sens, pour eux les institutions sociales et hospitalières juives ont évidemment des fonctions majeures comme tampon face à la société globale non juive.

V. CONCLUSION

Les communautés hassidiques, notamment les plus importantes, Belzer, Klausenburger, Loubavitcher et Satmarer comptent certainement des structures sociales et culturelles fortes et stables malgré leur existence récente. Le phénomène de scissiparité qui a présidé à la naissance des trois d'entre elles n'est pas dû au hasard ou à des dissensions individuelles. En effet, le modèle d'équilibre entre les origines géographiques des adeptes et le rôle du charisme unificateur diffère d'un groupe à l'autre, et surtout dans la vie quotidienne on constate une diversité de la pratique globale de l'aspect distinctif, de la localisation de l'habitat, du système matrimonial, de la cachrouit, des modalités linguistiques, de l'attitude envers le sionisme, etc. Chacun de ces niveaux comporte un code différentiel « véhiculant des messages » qui dans chaque groupe renvoie d'un niveau à l'autre, d'un code à l'autre ; il y a véritablement transposition des uns aux autres. ⁷¹ Assurément, nous n'avons pas analysé exhaustivement codes et niveaux, mais certains ensembles marquent bien ces renvois et transpositions : considérons par exemple l'aspect ultra-distinctif des Satmarer, leur anti-sionisme, leur aire d'habitat, face au code des Loubavitcher en ces domaines.

À chaque niveau et dans leur totalité ces codes, par leurs écarts différentiels, identifient et structurent chaque groupe en propre mais, sans aucun doute, ils renvoient à des fondements communs capitaux : le hassidisme et le judaïsme.

L'esprit du hassidisme sous-tend effectivement l'ensemble des pratiques et niveaux. Si l'on faisait abstraction — mais ce serait à notre avis une grave erreur

70. W. SHAFFIR, *op. cit.*, p. 230.

71. « (...) les systèmes de dénomination et de classement, communément appelés totémiques, tirent leur valeur opératoire de leur caractère formel : ce sont des codes, aptes à véhiculer des messages transposables dans les termes d'autres codes, et à exprimer dans leur système propre les messages reçus par le canal de codes différents. » (C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 101.) Hormis la référence « totémique », cette citation correspond bien à la situation que nous examinons, à condition aussi de se souvenir que les écarts différentiels renvoient à des attitudes globales différentielles sur le plan sociologique.

— des implications et conséquences sociologiques des écarts différentiels, et notamment des modalités différentes d'équilibre avec la société globale qu'ils contribuent à réaliser, on pourrait éventuellement dire que chaque groupe est « guidé par des mobiles moins contradictoires qu'il ne semble, de faire comme les autres, aussi bien que les autres, mieux que les autres, pas comme les autres ». ⁷² Il est certes vrai que le trésor commun est tellement important qu'on trouve bien des attitudes similaires, surtout dans le comportement proprement religieux, ce qui autorise des collaborations et l'existence d'institutions communes.

Que ce soit entre elles ou par rapport à la judaïcité, les communautés hassidiques ne sont pas des entités isolées et on ne peut parler de « sectes ». La référence commune au judaïsme est suffisamment convergente pour que des collaborations institutionnelles existent et le rôle même des hassidim dans le domaine de la *cachrou*t confirme l'importance de ces convergences.

Certes, les communautés hassidiques ont la particularité de se structurer aussi grâce à des pôles situés hors de Montréal et du Canada. Les *rèbbe*, dont le rôle est important malgré les nuances entre communautés, sont installés, à une exception près, à l'étranger ; la reproduction et la construction du système social par l'échange matrimonial sont largement tributaires de l'étranger, etc. Néanmoins, dès leur immigration, adeptes et communautés hassidiques ont été profondément associées à la judaïcité montréalaise qui leur a assuré les moyens de s'implanter, qui procure à une partie des adeptes des activités professionnelles. L'équilibre fonctionnel de chaque communauté hassidique se situe à Montréal, avec un enracinement local bien évident que ce soit au niveau familial, écologique, professionnel et même religieux, et cela dans la continuité du quotidien.

Réciproquement, la présence des hassidim a pu d'abord apparaître comme un fait accessoire pour la judaïcité montréalaise ; néanmoins cette présence contribue, sur le plan idéologique et tout bonnement pratique, à la persistance du fait religieux juif, qui reste, y compris pour les sionistes a-religieux, le fondement d'une « identité juive » ou, autrement dit, d'une judéité distinctive. C'est dire que la judaïcité montréalaise par de telles références utilise aussi un code assurant, diversement selon les secteurs, les modalités d'une identification plus ou moins prononcée, le code des hassidim étant certainement le plus distinctif sur le plan de la judéité ; il est en quelque sorte le « code des codes ».

Certes ceux-ci sont inséparables des structures qu'ils sous-tendent. Or celles-ci ne sont pas statiques ; il s'agit de systèmes en construction permanente, ne serait-ce qu'au niveau démographique. D'autre part, les différences de judéité peuvent être considérables d'un extrême à l'autre — nous avons vu qu'il en était même ainsi parmi les hassidim — d'où des oppositions, des situations conflictuelles et l'étrangeté réciproque entre hassidim et nombre d'autres secteurs de la judaïcité. Il n'est pourtant pas douteux que les hassidim et les

72. C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 119.

communautés hassidiques constituent des éléments ou des sous-structures qui contribuent au modèle, à la « physionomie » du système global de la judaïcité montréalaise d'aujourd'hui.

Or, nous avons remarqué que les communautés hassidiques qui, à la suite des bouleversements de la deuxième guerre mondiale se sont constituées ici ou là dans le monde, ne l'ont pas fait partout et n'importe où. Elles s'installent toujours au sein d'une judaïcité relativement importante, mais elles évitent certains pays et types de société; elles se détournent des pays socialistes, mais bien qu'on y compte un nombre important de Juifs, elles ne se fixent pas non plus en France, pays très assimilateur et centraliste. Par contre, les communautés hassidiques trouvent abri et s'épanouissent à New York, en Israël, à Anvers, à Londres et, comme nous l'avons vu, à Montréal. Nous avons montré ailleurs⁷³ que leur installation et persistance à Anvers était liée à la présence dans cette ville d'une judaïcité assez traditionaliste et à certains facteurs économiques, mais aussi à l'organisation politique et économique globale plutôt favorable au type de vie religieux et aux pratiques économiques des hassidim. Or le développement des communautés hassidiques et l'interaction structurante entre communautés hassidiques et judaïcité montréalaises, sises dans une société canadienne donnée, nous paraissent également dues à un ensemble de facteurs favorables.

Ainsi, pourquoi les communautés hassidiques ont-elles prospéré à Montréal après la deuxième guerre mondiale et non avant? Assurément, il y eut l'immigration des rescapés traditionalistes d'Europe orientale et l'aide apportée par la judaïcité locale, mais avant la guerre aussi il y avait une immigration importante, dont nombre de gens très pieux. En vérité, la judaïcité montréalaise a beaucoup changé par rapport à l'avant-guerre. Certes démographiquement, elle est beaucoup plus canadienne,⁷⁴ ce qui devrait l'éloigner des immigrants récents; toutefois depuis trente ans la stratification socio-économique et les mentalités se sont considérablement modifiées. Au début du siècle surtout mais jusqu'en 1940 environ, nombre d'immigrants juifs travaillèrent comme ouvriers-manœuvres à la Canadian Pacific ou chez Vickers; ils furent aussi les fantassins de l'armée des travailleurs dans les « sweat shops » de l'industrie du textile et autres industries artisanales et légères avec un mouvement syndical important.⁷⁵ Dans l'ancienne circonscription électorale de Montréal-Cartier, comprenant les vieux quartiers juifs, on avait souvent élu des députés communistes, dont certains d'origine juive, tant au parlement provincial que fédéral.⁷⁶

Le fait que la majorité de la population juive habite aujourd'hui des quartiers où les habitants ont un revenu élevé,⁷⁷ est significatif d'une situation

73. J. GUTWIRTH (1970), *op. cit.*, pp. 111-113.

74. Voir *supra* note 54.

75. Voir: J. KAGE, *op. cit.*, p. 38-39.

76. Voir: M. RICHLER, *op. cit.*, pp. 49, 76-79. Très « pudiquement » S. E. ROSENBERG, *op. cit.*, de même L. ROSENBERG dans l'article « Montréal » de l'*Encyclopædia Judaica*, ne soufflent mot de ces faits.

77. Voir les analyses cartographiques de LÉGARÉ, *op. cit.*

économique aujourd'hui nettement différente et meilleure. Les statistiques d'après les recensements canadiens, établies par L. Rosenberg,⁷⁸ spécialiste de la démographie des Juifs au Canada, concernant les activités professionnelles ne sont pas très claires notamment quant à l'évolution de la situation des salariés juifs; néanmoins on voit qu'en 1961, 39.86% de la force de travail masculine juive de plus de quinze ans (pour le Canada entier) est constituée par des propriétaires et administrateurs, contre 29.03% seulement en 1931; en même temps on constate que le pourcentage des industriels, de ceux qui travaillent dans l'industrie, subit une baisse importante puisque l'on passe de 24.31% en 1931 à 14.72% en 1961. Il apparaît donc pour le moins que les activités indépendantes dans le commerce ou autres professions tertiaires jouent un rôle plus important qu'auparavant. Cette évolution est confirmée par le développement des professions libérales, dont le pourcentage passe de 5.23% en 1931 à 14.25% en 1961. Ainsi donc, propriétaires, administrateurs et professions libérales représentent en 1961 54% de la force de travail masculine chez les Juifs au Canada. Cette évolution dans le pays est confirmée pour Montréal par d'autres analyses; ainsi celles dans le rapport récent de la Commission royale sur le Bilinguisme.⁷⁹

Le revenu moyen des professions non agricoles au Québec est de \$4,227, index 100. Or les Juifs de la province, (98% d'entre eux résident à Montréal),⁸⁰ atteignent l'index de revenu le plus élevé, 178, soit \$6,354, plus élevé même que le revenu moyen des anglophones, index 140, alors que celui des francophones est de 91.7. En ce qui concerne les *salariés*, le revenu moyen est de \$3,469, index 100 et celui des Juifs atteint \$4,851, index 139.8, un peu moins élevé que celui des Britanniques, \$4,940, index 142.4, alors que les francophones se trouvent sous le niveau moyen, \$3,185, index 91.8.⁸¹

Aujourd'hui les Juifs de Montréal n'élisent plus de député communiste. Il n'y a plus place parmi eux, sauf exceptions, pour des tendances progressistes; une idéologie essentiellement conservatrice est de mise et la religion, symbole sinon d'une foi renouvelée au moins d'un conformisme social certain, tend à jouer des fonctions idéologiques plus importantes. Or les hassidim fournissent sur ce plan un témoignage spirituel, culturel et social ainsi qu'un appoint « technique » appréciables. Certes, les hassidim, probablement plus que d'autres secteurs, comptent nombre de gens gagnant modestement leur vie, mais les valeurs économiques dans tous les groupes hassidiques sont précisément celles de l'affaire indépendante et du capitalisme marchand qui convergent fort bien avec l'idéologie d'une société de classe moyenne. Enfin la majorité des hassidim se situent de manière neutre ou plutôt favorable envers l'idéologie pro-sioniste dominante, ce qui évite de trop graves incompatibilités. Assurément, les

78. L. ROSENBERG, (1965) *op. cit.*, p. 15.

79. *Report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism. The Work World*, Ottawa, 1969, III, pp. 312.

80. LÉGARÉ, *op. cit.*, p. 312.

81. *Report of the Royal Commission...*, III, *op. cit.*, p. 23.

sympathies pro-israéliennes des Juifs montréalais, très effectives sur le plan financier, ne correspondent nullement à un flux migratoire véritable vers Israël : au contraire, depuis 1960, plusieurs milliers de Juifs sont venus d'Israël s'installer à Montréal;⁸² mais ce sionisme de principe⁸³ constitue avec la religion le fondement idéologique qui sépare les Juifs des anglophones d'origine britannique et protestante, auxquels ils sont pourtant agrégés par l'école et la langue, par leur situation économique et dans une large mesure par l'habitat.

Les hassidim contribuent donc par divers traits à une spécialisation socio-culturelle qui ralentit de l'intérieur — l'attitude des anglophones étant évidemment autre chose — l'assimilation au groupe britannique, favorisant de fait la permanence d'« une minorité à l'intérieur d'une autre minorité ».⁸⁴ D'un autre côté les hassidim se situent sur bien des plans avec la majeure partie des Juifs, c'est-à-dire à l'écart de la majorité francophone de Montréal et du Québec. La présence, la persistance et le développement des communautés hassidiques se situent certes dans un système d'attraction et gravitation réciproques avec cette judaïcité montréalaise, mais il y a d'autres conditions globales favorables. Il s'agit du modèle politique, économique, culturel ou ethnique et social prévalant dans la Province, qui est celui de la « mosaïque verticale canadienne »⁸⁵ avec ses hiérarchisations correspondantes, ce qui contribue certainement à l'existence d'une judaïcité telle qu'on la perçoit à travers les éléments dont nous avons fait état, et au sein de laquelle les hassidim peuvent donc s'épanouir. Il n'y a pas de hasard dans la présence des hassidim aujourd'hui à Montréal.

Mais s'il n'y a pas de hasard, cela ne tient donc pas qu'aux seuls Juifs et hassidim. Les Juifs venus à Montréal ont adopté un comportement qui a été celui de nombre d'immigrants, non anglophones ou francophones ; il s'agissait de s'agréger au groupe qui tenait les rênes économiques et politiques. Cela visait évidemment à assurer la meilleure promotion économique et celle-ci résultait aussi du passé économique, culturel et social des immigrants, qui les porte vers telles ou telles activités économiques ou professions.⁸⁶ Dans le cas particulier des Juifs, il faut aussi souligner qu'avant la « Révolution tranquille » toute récente, les autorités religieuses, culturelles et autres n'avaient rien fait, bien au

82. S. E. ROSENBERG, « Canada, the Jewish Community », in *American Jewish Year Book*, 1972, pp. 394-395.

83. Remarquons que le sionisme, par exemple aujourd'hui avec la campagne en faveur de la liberté d'immigration des Juifs d'U.R.S.S. vers Israël, accentue le caractère anti-communiste du système idéologique juif ; il contribue ainsi à évacuer les problèmes aigus que connaît le Québec.

84. Expression de LÉGARÉ, *op. cit.*, p. 314.

85. Selon le titre de l'ouvrage de J. PORTER, *The Vertical Mosaic. An Analysis of Social Class and Power in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1970 (1965).

86. Il est certain que les Juifs venus d'Europe orientale avaient une certaine spécialisation du champ économique — artisanat, industries légères, notamment celle du textile — ainsi qu'une pratique et une philosophie de l'affaire indépendante. Il y eut donc à Montréal continuité dans le champ économique, tandis que le passage par les rangs de la classe ouvrière ne constituait pour nombre d'immigrants qu'un pis-aller autant que possible provisoire.

contraire, pour rapprocher les Juifs des francophones : ainsi les écoles catholiques dont la doctrine était particulièrement sectaire ne voulaient des Juifs qu'en vue de leur conversion.

Nous rappelons ces généralités pour montrer qu'il y a bien dialectique et réciprocité entre les structures de la judaïcité et celles de la société globale, ou « structure-mère », dont elle est un élément. Autrement dit, les responsabilités de la situation actuelle ne sont pas unilatérales. Certes, maintenant, devant une situation nouvelle la judaïcité montréalaise se doit de reconsidérer son destin : il n'est pas sûr, loin de là, que les comportements socio-culturels fondés sur la culture anglophone et le sionisme de principe soient les meilleurs pour assurer l'avenir des Juifs au Québec. Évidemment les problèmes ne s'y situent pas qu'au niveau religieux, culturel et linguistique ; les tensions politiques et les inégalités économiques sont fondamentales. Or si les Juifs occupent en moyenne une situation très favorable sur le plan économique, ce ne sont pas eux qui détiennent le pouvoir économique et politique au Canada, et donc aujourd'hui au Québec.⁸⁷ Leur place dans une société québécoise où la majorité francophone assumerait la part qui lui revient, paraît viable, mais à notre avis elle passe, pour commencer, par une reconversion socio-culturelle déchirante. Et les hassidim, par leur étrangeté relative envers la culture et la société anglophone, sont peut-être paradoxalement les mieux placés pour une mutation de cet ordre...

Jacques GUTWIRTH

*Centre national de la recherche scientifique,
Paris.*

87. « Their [les Juifs] high representation in the higher occupational levels should not be confused with power, as it sometimes is, for [...] Jews are scarcely represented at the higher levels of Canada's corporate institutions. » (J. PORTER, *op. cit.*, p. 88.) Ce ne sont pas les P.D.G. d'une chaîne de grands magasins et d'une société de distillerie, par ailleurs grands notables de la judaïcité montréalaise, qui détiennent les rênes du pouvoir économique au Québec ; il s'agit là de secteurs économiques secondaires.